

Paysages et paysans



Maurice Rollinat

1899

L'auteur

Maurice Rollinat



Joseph Auguste Maurice Rollinat, né à Châteauroux (Indre) le 29 décembre 1846 et mort à Ivry-sur-Seine le 26 octobre 1903, est un poète français.

À l'assemblée

Parmi châtaigniers et genêts
Où s'émouchaient, sans pouvoir paître,
Des montures sous le harnais,
Ronflait l'humble fête champêtre.

Les crincrins et les cornemuses,
La ripaille, un soleil de feu,
Allumaient tout un monde bleu
À faces longues et camuses.

Et, tandis que ce flot humain
— L'enfance comme la vieillesse —
Battait les airs de sa liesse...
En grand deuil — au bord du chemin,

Les yeux fermés, — morte aux vacarmes,
Une femme étranglait ses larmes
À genoux, devant une croix.

Rien n'aura l'horreur et l'effroi
De ces pleurs gouttant, sans rien dire,
Dans cet énorme éclat de rire.

À l'aube

Sonnet.

Brûlé par l'énorme lumière
Irradiant du ciel caillé,
— Stupéfait, recroquevillé,
Hâlé, sali par la poussière,

Le pauvre paysage mort
Se ranime à l'heure nocturne,
Et puis, murmurant taciturne,
Extasié, rêve et s'endort.

La bonne ombre le rafraîchit ;
Et toute propre resurgit
Sa mélancolique peinture.

Avec l'aurore se levant,
La rosée, au souffle du vent,
Pleure pour laver la nature.

Après la messe

On venait de sortir de l'église ; ici, là,
Les hommes se groupaient, lents, les mains dans les poches ;
Entrant au cimetière, aux derniers sons des cloches,
Les femmes rabattaient leur grand capuchon plat.

Deux vieux — large chapeau, veste courte, air propre,
Rasés, cravate énorme et noueusement mise
D'où montaient les pointus d'un haut col de chemise, —
Du même pas tranquille allaient au cabaret...

Quand l'un fit d'un ton assuré :
« Il a ben prêché not' curé
À c' matin, après sa lecture. »

L'autre dit : « Quoi d'étonnant !
Avec son métier d'feignant
C'est si poussé d'nourriture ! »

À quoi pense la nuit

Sonnet.

À quoi pense la Nuit, quand l'âme des marais
Monte dans les airs blancs sur tant de voix étranges,
Et qu'avec des sanglots qui font pleurer les anges
Le rossignol module au milieu des forêts ?...

À quoi pense la Nuit, lorsque le ver luisant
Allume dans les creux des frissons d'émeraude,
Quand murmure et parfum, comme un zéphyr qui rôde,
Traversent l'ombre vague où la tiédeur descend ?...

Elle songe en mouillant la terre de ses larmes
Qu'elle est plus belle, ayant le mystère des charmes,
Que le jour regorgeant de lumière et de bruit.

Et — ses grands yeux ouverts aux étoiles — la Nuit
Enivre de secret ses extases moroses,
Aspire avec longueur le magique des choses.

Ascension

Sonnet.

À mesure que l'on s'élève
Au-dessus des mornes terrains,
On sent le poids de ses chagrins
Se désalourdir comme en rêve.

Pour l'âme, alors, libre existence !...
Car, subtilisée à l'air pur,
Son enveloppe vers l'azur
Semble évaporer sa substance.

On monte encor, toujours ! Enfin,
On n'est plus qu'un souffle divin
Flottant sur l'immense campagne :

Et, dans le plein ciel qui sourit,
Le blanc sommet de la montagne
Devient le trône de l'esprit.

Bon frère et bon fils

Le notaire dit : « Jean ! il s'agit d'un partage.
Votre frère, passé pour mort,
Authentiquement vit encor.
Vous êtes maintenant deux pour votre héritage.

— Ça s'rait-il Dieu possibl' ? ah ben ! grommelle Jean,
Faut partager l'bien et l'argent ?
Moi qui croyais mon frèr' si poussière dans sa fosse !
Mais p'êt' ben q'la nouvelle est fausse ?...

— Vous auriez tort d'émettre un doute,
Ricane le tabellion. »

— D'm'êt' cru seul héritier ? maintenant c'que ça m'en coûte !
On l'disait mort défunt : j'ai pas eu d' réflexion,
Et, d'ordinair', c'est pas c'qui m' manque.
Si j'avais pu m'méfier, d'un' ressuscitation,
Mon pèr' m'eût fait d'la main à la main donation
D'ses écus et d'ses billets d'banque ;
Pas seul'ment ça, ben encor mieux !
Comme à volonté je m'nais l'vieux,
Terr' et prés j'y faisais tout vendre,
Et, faisant argent d'tout, ainsi j'pouvais tout prendre !
C'est fort tout d'mêm' ! mon frèr', rien q'pour m'embarrasser,
Qui s'avis' ben d' détrepasser !
C'lui q'était notaire avant vous
Il disait : « Faut s'fier à personne :
Les morts vous tromp' comme les fous. »
Enfin, j'peux pas dir' que j'm'en fous,
Mais, ça yest... Faut que j'me raisonne !
Pourtant, puisque mon frère est un ch'ti mort qui r'vient
Pour partager c'qui m'appartient,
Alors, i'm'compens'ra, j'espère,
Moitié de c'qu'a coûté mon père
Pour sa bière et son enterr'ment. »
Et puis, tout bonhomiquement,
Il ajoute : « Mon Dieu, six francs ? c'est pas un' somme !
J'y pay'rai ben tout seul ses quat' planch' à c'brave homme. »

Coucher de soleil

Sonnet.

Le soleil sur les monts s'écroule,
S'empourpre, et, graduellement,
Rétrécit son rayonnement,
Toujours plus se ramasse en boule.

Sa grande âme presque exhalée,
De ses derniers soupirs de feu
Rougit la côte et le milieu
De la solitaire vallée.

Et quand il s'éteint, descendu
Sur un roc lierreux et fendu,
Taché de noir comme les marbres,

Il figure, brûlant les yeux,
Un saint sacrement monstrueux
Qui saigne parmi des troncs d'arbres.

Croissez et multipliez

Ne sortant pas de faire jeûne,
Une fois, le père Lucas,
Sincère, et du fond de son âme,
Disait à ses quatre grands gars,
Tous, de l'aîné jusqu'au plus jeune,
Bien en âge de prendre femme :

« Mes enfants, faut peupler d'son espèc' ! Ya pas d'trêve !
Faut q'tout c'qui vit engendre ! et qu'toujours s'accroissant,
Les êtr' les uns aux autr', sans fin, se r'pass' leur sang,
Tel' qu'aux racin' des arb' la terr' coule sa sève.

Tout' femelle est un champ où l'bon mâle i' doit s'mer
La grain' d'humanité qu'est dans l'grenier d'son être :
B'sogn' douce et ben commod' ! Puisqu' y a besoin q'd'aimer,
Et q'sans plaisi' pour l'homm', l'enfant pourrait pas naître.

Dans c'champ-là qu'est l'plus nobl' faut fair' de beaux sillons,
Q'l'homme y mèn' la charrue au c'mand'ment d'la nature,
Avec la bell' chaleur du sang pour aiguillon
D'l'amour qui doit tout l'temps penser à sa culture !

Dans ceux chos'là, faut pas, trop à sa fantaisie,
Écouter les conseils du vice et d'la boisson.
En s'mant, i' faut toujours songer à la moisson,
Féconder sérieusement l'épous' qu'on a choisie.

Faut êt' chaud, mais d'instinct réglé comm' ceux bêt' fauves ;
D'êt' trop paillard ou d'l'êt pas assez... C'est un tort !
Dit' vous ben qu'vous êt' vu, quand l'amour joint les corps,
Par le grand oeil d'en haut dont pas un homm' se sauve.

Dieu merci ! vous n'êt' pas des poussifs à teint pâle,
Vous avez bonn' poitrine et fort tempérament,
Vous d'vez donc tous les quat' faire offic' de bons mâles,
Accomplir sans tricher vot' destin d'engross'ment.

Mangez fort ! et fait'-vous du sang, des muscl', des os !
Buvez ! mais sans jamais perd' la raison d'un' ligne ;
Pas trop d'pein' ! Ceux qui s'us' au travail sont des sots.
Réglez la sueur du corps ainsi q'le jus d'la vigne !

Comm' faut q'la femm' soit pure avec des yeux ardents,
Q'fièr' dans les bras d'l'époux qui n'cherch' qu'à la rend' mère
Ell' yoffr' l'instant d'bonheur qui fait claquer ses dents
Pour que leur vie ensemb' ne soit jamais amère.

Voyez-vous ? l'trôn' d'un' femme ? C'est l'lit d'son cher époux.
C'est là q'jeune ell' pratiq' l'amour sans badinage,
Et q'vieuille ell' prend, des fois, encore un r'pos ben doux
Au long d'son vieux, après les soucis du ménage.

Là-d'sus buvons un coup ! dans ceux chos' de l'amour
J'vous souhait' de pas vous j'ter comme un goret qui s'vautre,
Et que, pour chacun d'vous, l'plus cher désir toujours :
Ça soit d'faire des enfants qui puiss' en faire d'autres ! »

Deux bons vieux coqs

Le cabaret qui n'est pas neuf
Est bondé des plus vieux ivrognes
Dont rouge brique sont les trognes
Entre les grands murs sang de bœuf.
L'un d'entre eux, chenu comme un œuf,
D'une main sur la table cogne,
Et, son verre dans l'autre, il grogne :
« Aussi vrai que j' suis d' Châteauneuf !
J' reste un bon coq, et l' diab' me rogne !
Je r'prendrais femm' si j' dev'nais veuf. »
« Dam ! moi, fait le père Tubeuf,
J' suis ben dans mes quatre-vingt-neuf :
Et j' m'acquitte encor de ma b'sogne ! »

Domestique de peintre

« Ah ! monsieur ! mon métier d'domestique a changé,
Me dit le grand Charly, son béret sur l'oreille :
En yentrant, j'croyais pas trouver un' plac' pareille,
Et j'n'ai jamais encor si bien bu, ni mangé.

Mon maîtr' ? C'est un homm' simpl' qui rest' dans sa nature,
Sans s'occuper d'la mode et du mond' d'aujourd'hui,
Laissant pousser bien longs ses ch'veux d'un noir qui r'luit,
Tout comm' ces comédiens qui pass' dans des voitures.

I' m'en paye à gogo des goutt' et du tabac !
I' m'donn' des vieux habits et des neufs, sans q'j'y d'mande,
Et doux, l'air comm' gêné tout' les fois qui m'commande,
I' s'inquièt' de ma bourse et de mon estomac.

Sûr ! que j'ai jamais vu son pareil ! l'diabl' me torde !
J'veux balayer sa chambre et ranger dans les coins ?
Alors, i' s'fâch' tout roug', disant : « Q'ya pas besoin,
Q'son œil, au r'bours des autr', voit mieux clair dans l'désordre. »

Avec ça, s'appelant tout c'qu'on y dit ou c'qu'i' voit,
Sans jamais les écrire gardant mémoire' des notes,
Dans sa têt' qui, des fois, semble un' têt' de linotte,
Ayant réponse à tout, sachant l'car et l'pourquoi.

Yen a qui lis' un livre, à lui yen faut des masses !
Sous l'pioch'ment agacé d'son pouc' qu'i' mouill' souvent
Les tournements des pag' ça fil' comme le vent !
Puis, soudain'ment, i' sort comm' s'i' manquait d'espace.

Ah l'drôl' de maîtr' que j'ai ! tout c'qu'est à lui c'est vôtre.
Un homm' q'est franc comm' l'or et bon comme du pain !
Des fois, i' caus' tout seul quand i' marche ou qu'i' peint ;
Il est dans un endroit ? qu'i' veut êtr' dans un autre !

Je l'sais ben moi qui l'suis dans ses cours' endiablées,
I' n'voyag' que pour voir des couleurs. En errant,
I' braq' ses p'tits yeux noirs q'avont l'regard si grand
Sur chaq' roche ou taillis des côts et des vallées.

Des fonds et des lointains, des plain's et des nuages,
Il emport' la peintur' qu'i' soutire au galop,

Tout l'jour, i' pomp' la nuanc' de la verdure et d'l'eau,
Et, la nuit, cherche encor dans l'brun des paysages.

Ça l'prend tout feu tout flamme en fac' de son ch'valet ;
Puis, l'pinceau dans la main, v'là q'sa grand' chaleur gèle !
Il est si vite en bas qu'il est en haut d'l'échelle...
En tout'chose on dirait qu'i' n'sait pas c'qui lui plaît.

I' cause, i' chante, i' rit, en train d'boire et d'manger ?
V'là qu'i' songe ! — On s'équipe ? on arriv' pour pêcher ?
I' veut peindr' ! vers ses toil' en tout' hâte i' m'dépêche ! —
Quand j'y port' son fourbi pour travailler ? On pêche !

Sauriez-vous m'dir' c'que c'est que c' t'homm' q'est gai, q'est triste,
Qui girouett' jamais l'mêm' et pass' du chaud au froid ? »
— Et je lui répondis, parlant un peu pour moi :
« Ton maître, ce qu'il est, parbleu ! C'est un artiste !

Me comprends-tu ? — Ma foi ! monsieur, ya pas d'excès.
Artist' ? dam' ! moi, c'mot-là j'en connais pas l'mystère !
— Comment te dire alors ? Eh bien ! ton maître, c'est :
Un fou que sa raison tourmente sur la terre. »

Économie de pauvre

« Ça vous surprend que j'fume, et que j'prise, et que j'chique ?
Vous vous dit' que pour moi qu'a besoin d'épargner
C'est un' trop gross' dépense et qu'ça doit me ruiner ?
Mais, j'fais du mêm' tabac trois usag' tabagiques,

Mon bout d'carotte, es' pas ? j'ai fini de l' mâcher,
I n'a plus d'jus : je l'fais sécher.
Alors, j'n'ai plus q'ma pipe à prendre,
Et son fourneau lui sert d'étui.

Puis, je l'fum' tout lentement, et, quand il est ben cuit,
J'le fourr' dans ma queue d'rat, et j'en prise la cendre.
Ma chiq' ? C'est provision d'tabac pour mon brûl'gueule
Et pour mon nez qu'est pas étroit.
Ça fait donc q'la dépens' d'un' seule
Me procur' le plaisir des trois ! »

En battant le beurre

Dans sa grande jatte de grès,
L'Angélique, la belle veuve,
Avec sa crème toute neuve
Fabrique un peu de beurre frais.

Ses doigts et sa batte à loisir
Fouettent, pressent, foulent, tripotent,
Tournent, roulent, piquent, tapotent
La crème lente à s'épaissir.

Enfin, déjà compacts, les grumeaux s'agglomèrent
Et prennent par degrés leur coloris d'or blond :
Elle aura bientôt fait son pain ovale et rond.
Mais, dévorant des yeux la tentante commère,
En face d'elle, assis à cheval sur sa chaise,
Coude et pieds aux barreaux, voilà que le grand Blaise,
Son soupirant câlin, lui parle à mots si doux,
Que, toute tressaillante à ce regard de faune,
Elle aspire la voix du beau meunier blanc-roux.
Tandis que dans son pot, moins serré des genoux,
S'endort las et distrait son petit bâton jaune.

En justice de paix

Sonnet.

Le vieux, contre la fenêtre,
Fauve, en train de ruminer,
Soudain s'entend condamner
Au profit de ses trois maîtres.

Il semble alors que son œil lent,
Ayant défalqué l'assistance,
Demande au grand Christ du mur blanc
Ce qu'il pense de la sentence.

Et quand le juge lui dit, froid :
« Qu'avez-vous à répondre ? — Moi !
— Grince le vieux, pâle, et qui tremble, —

J' n'ai rien à vous répondr' du tout
Si c' n'est qu' vous êt' quat' chiens ensemble
Pour manger un malheureux loup ! »

Extase du soir

Sonnet.

Droits et longs, par les prés, de beaux fils de la Vierge
Horizontalement tremblent aux arbrisseaux.
La lumière et le vent vernissent les ruisseaux.
Et du sol, çà et là, la violette émerge.

Comme le ciel sans tache, incendiant d'azur
Les grands lointains des bois et des hauteurs farouches,
La rivière, au frisson de ses petites mouches,
A dormi, tout le jour, son miroitement pur.

Dans l'espace, à présent voilé sans être sombre,
Des morceaux lumineux joignent des places d'ombre,
Du ciel frais tombe un soir bleuâtre, extasiant.

Et, tandis que, pâmé, le peuplier s'allonge,
Le soleil bas, dans l'eau, fait un trou flamboyant
Où le regard brûlé s'abîme avec le songe.

Frère et sœur

Frère et sœur, les petiots, se tenant par la main,
Vont au rythme pressé de leurs bras qu'ils balancent ;
Des hauteurs et des fonds de grands souffles s'élancent,
Devant eux le soir lourd assombrit le chemin.

Survient l'orage ! avec tout l'espace qui gronde,
Avec le rouge éclair qui les drape de sang,
Les barbouille de flamme en les éblouissant ;
Enfin, la nuit les perd dans la forêt profonde.

Ils ont peur des loups ! mais, bientôt,
Ils s'endorment. Et, de là-haut,
La lune qui verdit ses nuages de marbre
Admire en les gasant ces deux êtres humains
Sommeillant la main dans la main,
Si petits sous les si grands arbres !

Gendre et belle-mère

I.

Jean était un franc débonnaire,
Jovial d'allure et de ton,
Égayant toujours d'un fredon
Son dur travail de mercenaire.

Soucis réels, imaginaires,
Aucuns n'avaient mis leur bridon
À son cœur pur dont l'abandon
Était le besoin ordinaire.

Je le retrouve : lèvre amère !
Ayant dans ses yeux de mouton
Un regard de loup sans pardon...
Quelle angoisse ? quelle chimère ?
Quelle mauvaise fée a donc
Changé ce gars ? Sa belle-mère !

II.

Il n'aurait pas connu la haine
Sans la vieille au parler bénin
Qui d'un air cafard de nonnain
L'affligeait et raillait sa peine.

Il avait la bonté sereine
Et l'apitoiement féminin.
Il n'aurait pas connu la haine
Sans la vieille au parler bénin.

Aujourd'hui, la rage le mène.
Pour mordre, il a le croc canin
Et son fiel riposte au venin.
Non ! sans cette araignée humaine,
Il n'aurait pas connu la haine !

III.

Il devint fou. Comme un bandit,
Il vivait seul dans un repaire,
Âme et corps ; gendre, époux et père,

Se croyant à jamais maudit.

Tant et si bien que, s'étant dit
Qu'il n'avait qu'une chose à faire :
Assassiner sa belle-mère
Ou se tuer ? — il se pendit !

— Au sourd roulement du tonnerre
Que toujours plus l'orage ourdit,
Son corps décomposé froidit,
Veillé par un spectre sévère :
Encor, toujours, sa belle-mère !

IV.

La belle-mère se délecte
Au chevet de son gendre mort,
Et le ricanement se tord
Sur sa figure circonspecte.

Avec ses piquûres d'insecte
Elle a tué cet homme fort.
La belle-mère se délecte
Au chevet de son gendre mort.

Sitôt qu'on vient, son œil s'humecte,
Elle accuse et maudit le sort !
Mais, elle sourit dès qu'on sort...
Et, lorgnant sa victime infecte,
La belle-mère se délecte.

V.

Enterré, le soir, sans attendre,
Sur sa tombe elle est à genoux
Voilà ce qu'en son tertre roux
La croix de bois blanc peut entendre

« Enfin ! J viens donc d't'y voir descendre
Dans tes six pieds d'terr' ! t'es dans l'trou.
C'te fois, t'es ben parti d'cheux nous,
Et tu n'as plus rin à prétendre.

Rêv' pas d'moi, fais des sommeils doux,
Jusqu'à temps q'la mort vienn' me prendre,

Alors, j's'rai ta voisin' d'en d'sous,
J'manq'rai pas d'tourmenter ta cendre...
L'plus tard possible ! au r'voir, mon gendre. »

Journée de printemps

Sonnet.

Ici, le rocher, l'arbre et l'eau
Font pour mon œil ce qu'il convoite.
Tout ce qui luit, tremble ou miroite,
Forme un miraculeux tableau.

Sur le murmure qui se ouate
Le rossignol file un solo :
L'écorce blanche du bouleau
Met du mystique dans l'air moite.

À la fois légère et touffue
La lumière danse à ma vue
Derrière l'écran du zéphyr ;

Je m'attarde, et le soir achève
Avec de l'ombre et du soupir
La félicité de mon rêve.

L'abandonnée

La belle en larmes
Pleure l'abandon de ses charmes
Dont un volage enjôleur
A cueilli la fleur.
Elle sanglote
Au bord de l'onde qui grelotte
Sous les peupliers tremblants,
Pendant que son regard flotte
Et se perd sous les nénuphars blancs.

« Adieu ! dit-elle,
Ô toi qui me fus infidèle.
Je t'offre, avant de mourir,
Mon dernier soupir.
Je te pardonne,
Aussi douce que la Madone,
Je te bénis par ma mort.
Le trépas que je me donne,
Pour mon cœur c'est ton amour encor.

Mon souvenir tendre
Sait toujours te voir et t'entendre
Et, par lui, rien n'est effacé
Du bonheur passé.
Nos doux libertinages
Dans les ravins, sous les feuillages,
Au long des ruisseaux tortueux,
Sont encor de claires images
Revenant aux appels de mes yeux.

Ton fruit que je porte
Dans mon ventre de bientôt morte,
C'est toi-même, tes os, ton sang,
Ô mon cher amant !
Traits pour traits, il me semble
Si bien sentir qu'il te ressemble !
Je ne fais donc qu'une avec toi ;
Je me dis que, fondus ensemble,
Tu mourras en même temps que moi. »

Puis, blême et hagarde,
Elle se penche, elle regarde

Le plus noir profond de l'eau
Qui sera son tombeau.
Elle se pâme
Devant le gouffre qui la réclame,
Et dit le nom, en s'y jetant,
De l'homme qu'elle aimait tant
Que, sans lui, son corps n'avait plus d'âme !

La bonne chienne

Les deux petits jouaient au fond du grand pacage ;
La nuit les a surpris, une nuit d'un tel noir
Qu'ils se tiennent tous deux par la main sans se voir :
L'opaque obscurité les enclôt dans sa cage.
Que faire ? les brebis qui paissaient en bon nombre,
Les chèvres, les cochons, la vache, la jument,
Sont égarés ou bien muets pour le moment,
Ils ne trahissent plus leur présence dans l'ombre.
Puis, la vague rumeur des mauvaises tempêtes
Sourdement fait gronder l'écho.
Mais la bonne chienne Margot
A rassemblé toutes les têtes
Du grand troupeau... si bien que, derrière les bêtes,
Chacun des deux petits lui tenant une oreille,
Tous les trois, à pas d'escargot,
Ils regagnent enfin, là-haut,
Le vieux seuil où la maman veille.

La cendre

De la sorte — parlant par la voix du Curé —
La cendre de l'âtre interpelle
La chambrière antique à l'air dur et madré
Qui vient la prendre avec sa pelle :

« Épargne-moi donc, bonne vieille !
Ne va pas encore me noyer,
Laisse-moi dans ce grand foyer
Où si doucement je sommeille.

Tu ne verras pas rougeoier
Toujours la lumière vermeille.
En terre obscure, à poudroyer,
Un jour, tu seras ma pareille.

Voici que ton âge succombe ;
Nous allons être sœurs ainsi :
Moi, je serai poussière ici,
Et toi, poussière dans la tombe. »

La vieille qui croit plus encor
À l'existence qu'à la mort,
Lui répond, tremblante et poussive :

« Poussière et cend' ? tant q'tu voudras
Quand je n'blanchirai plus mes draps...
En attendant, fais ma lessive ! »

La charrette à bœufs

Ces rout' à tas d' cailloux où des beaux ch'vaux d' calèches
S' rencontr' avec des ân', des perch'rons, des mulets,
Où pass' carriol', patach', tap'-culs, cabriolets
Att'lés d' bidets pansus quand c'est pas d' ross' ben sèches,

Pour moi, c'est des ch'mins d' vill', censément comm' des rues
Qui s'allong'raient sans fin et n'auraient pas d' pavés,
Et tout c' qui roul' dessus, crasseux comm' bien lavé,
De bruit, d' forme et d' couleur, m' blesse l'oreille et la vue.

Sur ces rubans d' terrain des berg', des p'tit' montagnes,
M'né par des maquignons, des laquais, des monsieurs,
Tout ça s' démèn', court, trott', craq' du r'sort et d' l'essieu,
Mais tout ça : rout', voitur', ch'vaux, gens, c'est pas campagne !

Dans l' sérieux d' nos vallons comparez donc l' passage
D' ceux ch'vaux vêtus d'harnais qu'un ch'ti fouet cingl' d'affronts
Avec nos bœufs tout nus qui n'ont que l' joug au front ?
Eux et moi que j' les mène on s' mêle au paysage !

Parlez-moi d' ma charrette entr' ses buissons d' verdure,
Montée — i' semblerait — sur deux meul' de moulin,
Couleur de terre et d'arbre, et dont l' gros moyeu s' plaint
Si douc'ment q' ça m'en berc', comme un chant d' la nature !

Viv' la voiture à bœufs qu'une aiguillad' conduit,
Dont l'herb', l'ornièr', la boue étouff', envas' le bruit,
Qui prend l' roulis câlin d' ses deux lent' bêt' camuses,

Et s'en va comm' l'eau calme et les bons nuag' s'en vont !
C'est l' vrai char de nos plain', d' nos marais, et d' nos fonds,
Tout comm' leur seul' musique est cell' des cornemuses.

La femme stérile

Ses jupons troussés court comme sa devantière,
Sous ses gros bas bleus bien tirés
Laissant voir ses mollets cambrés
À mi-chemin des jarretières,
S'en vient près du vieux cantonnier
La femme rousse du meunier :
Cheveux frisés sur des yeux mièvres,
Blanche de peau, rouge de lèvres,
Le corsage si bien rempli
Qu'il bombe aux deux endroits, sans pli,
Cotillon clair moulant énormes
Le callipyge de ses formes.
Voilà ce qu'elle dit alors au père Pierre
En train de casser de la pierre :

« Voyez ! si l'on n'a pas d'malheur,
Et si n'faut pas que l'diab' s'en mêle !
J'suis pourtant un' solid' femelle,
En plein' force et dans tout' sa fleur,

Eh ben ! yaura six ans à Pâques
Que j'somm' mariés, et q'tels qu'avant,
Nous pouvons pas avoir d'enfant !
Ça s'ra pour c'te fois, disait Jacques,

Mais toujou sans p'tit le temps passa...
Et qu'on en voudrait tant un ! Dame !
C'est pas d'not' faut' ! l'homme et la femme
On fait ben tout c'qui faut pour ça.

J'ai fait dir' des mess' de pèl'rins,
Brûler des cièrg' aux saints, aux saintes,
Dans des églis' en souterrains,
Mais ouah ! j'suis pas d'venue enceinte.

Les prièr' ? les r'mèd' de tout' sorte ?
Méd'cins ? Curés ? n'm'ont servi d'rin.
J'suis tell' comme un mauvais terrain
Qu'on ens'menc' ben sans qu'i' rapporte.

Et vrai ! C'est pourtant pas qu'on triche !
Mais, des fois, vous q'êt's' un ancien.

Si vous connaissiez un moyen ?
Faut me l'donner ! mon pèr' Pierriche. »

Alors, le vieux lâchant sa masse,
À genoux sur son tas, voûté,
Lui répond avec la grimace
Du satyre qu'il est resté,

La couvant de son œil vert brun
Qui lèche, tâte, enlace, vrille :
« Sais-tu c'que t'as à fair', ma fille ?
Eh ben ! faut aller à l'emprunt. »

Et la meunière aux yeux follets,
Qui sait ce que parler veut dire,
S'écrie en éclatant de rire :
« Vous seriez l'prêteur, si j'voulais.

Hein ? fiez-vous donc à c'bon apôtre !
Mais j'veux pas d'vous, vieux scélérat ! »
Et lui : « T'as ma r'cett' qui pourra
P'têt' ben t'servir avec un autre. »

La fille amoureuse

La belle fille blanche et rousse,
De la sorte, au long du buisson,
Entretient la mère Lison
À voix mélancolique et douce :

« Moi cont' laquell' sont à médire
Les fill' encor ben plus q' les gars,
J' tiens à vous esposer mon cas,
Et c'est sans hont' que j' vas vous l' dire,

Pac' que vous avez l'humeur ronde,
Et, q' rapportant sans v'nin ni fiel
Tout' les affair' au naturel,
Vous les jugez au r'bours du monde.

Tout' petit', j'étais amoureuse,
J'étais déjà foll' d'embrasser...
Et, mes seize ans v'naient d' commencer,
Que j' m'ai senti d'êtr' langoureuse,

Autant q' l'âm' j'avais l' corps en peine :
Cachant mes larm' à ceux d' chez nous,
Aux champs assise, ou sur mes g'noux,
Des fois, j' pleurais comme un' fontaine.

Les airs de vielle et d' cornemuse
M'étaient d' la musique à chagrin,
Et d' mener un' vache au taurin
Ça m' rendait songeuse et confuse.

J'avais d' la r'ligion, ma mèt' Lise,
Eh ben ! mon cœur qui s'ennuyait
Jamais alors n' fut plus inquiet
Qu'ent' les cierg' et l'encens d' l'église.

Ça m' tentait dans mes veill', mes sommes,
Et quoi q' c'était ? J'en savais rien.
J' m'en sauvais comm' d'un mauvais chien
Quand j'trouvais en c'h'min quèq' jeune homme,

En mêm' temps, m' venaient des tendresses
Oui m' mouillaient tout' l'âme comm' de l'eau,

Tell' que trembl' les feuell' du bouleau
J' frémissais sous des vents d' caresses.

Un jour, au bout d'un grand pacage,
J' gardais mon troupeau dans des creux,
En des endroits trist' et peureux,
À la lisièr' d'un bois bocage ;

Or, c'était ça par un temps drôle,
Si mort q'yavait pas d' papillons,
Passa l' long d' moi, tout à g'nillons,
Un grand gars, l' bissac sur l'épaule.

Sûr ! il était pas d' not' vallée,
Dans l' pays j' l'avais jamais vu.
Pourtant, dès que j' le vis, ça fut
Comm' si j'étais ensorcelée !

Tout' moi, mes quat' membr', lèvr', poitrine,
J' devins folle ! et j' trahis alors
C' désir trouble et caché d' mon corps
Dont l' rong'ment m' rendait si chagrine.

J' laissai là mes moutons, mes chèvres,
Et j' suivis c't'homme en le r'poussant,
Livrée à lui par tout mon sang,
Qui m' brûlait comme un' mauvais' fièvre.

Et, lorsque j' m'en r'vins au soir pâle,
D' mon tourment j' savais la raison,
Et q' fallait pour ma guérison
Fair' la f'melle et pratiquer l' mâle.

D'puis c' moment-là, je r'semble un' louve
Qui dans l' nombr' des loups f'rait son choix ;
Sans plus d' genr' que la bêt' des bois,
Quand ça m' prend, faut q' mes flancs s'émouvent !

Ivre, à tout' ces bouch' d'aventure
J' bois des baisers chauds comm' du vin ;
Ma peau s' régál', mon ventre a faim
De c' tressail'ment q'est sa pâture.

Avec l'hommm' j'ai pas d' coquett'rie,
Et quand il m'a prise et qu'on s' tient,

Je m' sers de lui comm' d'un moyen,
Je n' pens' qu'à moi dans ma furie.

Ceux q'enjôl' les volag', les niaises,
Qui s' prenn' à l'Amour sans l'aimer,
Ont ben essayé de m' charmer :
Ils perd' leur temps lorsque j' m'apaise.

Ça fait q' jamais je n' m'abandonne
Pour l'intérêt ou l'amitié,
Ni par orgueil ni par pitié.
C'est pour me calmer que j' me donne !

M' marier ? Non ! j'enrag'rais ma vie !
Tromper mon mari ? l'épuiser ?
Ou que j' me priv' pour pas l'user ?
Faut d' l'amour neuf à mon envie !

L' feu d' la passion q' mon corps endure
Met autant mon âme en langueur,
Et c' qui fait les frissons d' mon cœur,
C'est ceux qui m' pass' dans la nature

Avec le sentiment qui m' glace
Mon désir n'a pas d'unisson,
Et j' peux pas connaît' un garçon
Sans y d'mander qu'on s'entrelace.

Tous me jett' la pierre et m' réprouvent,
Dis' que j' fais des commerc' maudits,
Pourtant, je m' crois dans l' Paradis
Quand l' plaisir me cherche et qui m' trouve !

J' suis franch' de chair comm' de pensée,
J' livr' ma conscience avec mon corps,
V'là pourquoi j' n'ai jamais d' remords
Après q' ma folie est passée.

Eh ben ! Vous qu'êt' bonn', sans trahîrise,
Mer' Lison ? Vous qu'êt' sans défaut,
Dit' ? à vot' idée ? es'qu'i' faut
Que j' me r'pente et que j' me méprise ? »

La vieille, ainsi, dans la droiture
De son sens expérimenté,

D'après la loi d'éternité,
La juge au nom de la Nature :

« Je n' vois pas q' ton cas m'embarrasse,
Ma fille ! T'as l' corps obéissant
Au conseil libertin d' ton sang
Qu'est une héritation d' ta race.

C'est pas l' vice, ni la fantaisie
Qui t' pouss' à l'homm'... c'est ton destin !
J' blâm' pas ta paillardis' d'instinct
Pac' qu'elle est sans hypocrisie.

Ceux qui t'appell' traînée infâme
En vérité n'ont pas raison :
L' sort a mis, comm' dans les saisons,
Du chaud ou du froid dans les femmes.

Tout' ceux bell' moral' qu'on leur flanque
El' les écout' sous condition :
Cell' qui n' cour' pas, c'est l'occasion
Ou la forc' du sang qui leur manque.

Et d'ailleurs, conclut la commère :
Qu'èq' bon jour, t'auras des champis,
Si t'en fais pas, ça s'ra tant pis :
Tu chang'rais d'amour, étant mère ! »

La forêt magique

La forêt songe, bleue et pâle,
Dans un féerique demi-jour.
Tout s'y voit spectral, d'aspect sourd,
Par cette nuit d'ambre et d'opale.

Là, c'est un cerf blessé qui râle...
Ici, d'autres, pâmés d'amour...
La forêt songe, bleue et pâle,
Dans un féerique demi-jour.

Ailleurs, une laie et son mâle
Et leurs marcassins tout autour !...
Et, tandis qu'un frais zéphyr court,
Venant la reposer du hâle,
La forêt songe, bleue et pâle.

La jument Zizi

Sonnet.

Sur place, à la montée, à la descente aussi,
La jument dansotait son trot, n'y voyant goutte.
Vous arriverez bien, allez ! coûte que coûte !
Fit le roulier, d'un air dont je restai saisi.

Ce disant, il sauta de son siège, et voici
Que, ramassant sa force et la déployant toute,
Il courut, bride en main, le reste de la route,
Ses pieds sonnant devant les sabots de Zizi.

N'ayant plus qu'à porter le poids de son squelette,
Roide et folle, la rosse, automatiquement,
Suivait le train d'enfer de ce rustique athlète ;

Et ce fut par la ville un épouvantement,
Quand, nu-tête, cet homme à la haute stature
Entra, torrentueux, traînant bête et voiture.

La plaine

Cette plaine sans un chemin
Figure au fond de la vallée
La solitude immaculée
Vierge de tout passage humain.

Presque nue, elle a du mystère,
Une étrangeté qui provient
De ses teintes d'aspect ancien
Et de son grand silence austère.

Une brise lourde, parfois,
Y laissant sa longue traînée,
Elle exhale l'odeur fanée
Des vieux vergers et des vieux bois.

L'effilé, le cataleptique
De ses arbrisseaux, les vapeurs
De son marécage en torpeur
Lui donnent comme un air mystique.

Dans le jour si pur qui trépasse,
Entre ses horizons pieux,
Elle est pour le cœur et les yeux
Un sanctuaire de l'espace.

Sous ces rameaux dormants et grêles
On rêve d'évocations,
De saintes apparitions,
De rencontres surnaturelles.

C'est pourquoi, deux légers oiseaux
S'étant à l'improviste envolé des roseaux
Et s'élevant tout droit vers la voûte éthérée,

À mesure que leur point noir
Monte, se perd, s'efface... on s'imagine voir
Deux âmes regagnant leur demeure sacrée.

La petite sœur

En gardant ses douze cochons
Ainsi que leur mère qui grogne,
Et du groin laboure, cogne,
Derrière ses fils folichons,

La sœurette, bonne d'enfant,
Porte à deux bras son petit frère
Qu'elle s'ingénie à distraire,
Tendre, avec un soin émouvant.

C'est l'automne : le ciel reluit.
Au long des marais de la brande
Elle va, pas beaucoup plus grande,
Ni guère plus grosse que lui.

Ne s'arrêtant pas de baiser
La petite tête chenue,
Sa bouche grimace, menue,
Rit à l'enfant pour l'amuser.

Elle lui montre le bouleau ;
Et lui dit : « Tiens ! la belle glace ! »
Et le tenant bien, le déplace
Pour le pencher un peu sur l'eau.

Et puis, par elle sont épiés
Tous les désirs de ses menottes ;
Elle chatouille ses quenottes,
Elle palpe ses petits pieds.

Sa chevelure jaune blé
Gazant son œil bleu qui l'étoile,
Contre le soleil fait un voile,
Au baby frais et potelé.

Ils sont là, parmi les roseaux,
Dans la Nature verte et rousse,
Au même titre que la mousse,
Les insectes et les oiseaux :

Aussi poétiques à l'œil,
Vénérables à la pensée !

Double âme autant qu'eux dispensée
De l'ennui, du mal et du deuil !

Par instants, un petit cochon,
Sous son poil dur et blanc qui brille,
Tout rosâtre, la queue en vrille,
Vient vers eux d'un air drôlichon.

Il s'en approche, curieux,
Les lorgne comme deux merveilles,
Et repart, ses longues oreilles
Tapotant sur ses petits yeux.

Et puis, c'est un lézard glissant,
Ou leur chienne désaccroupie,
Éternuant, tout ébaubie,
Pendant son grattage plaisant.

Alors la sœur dit au petiot
Dont l'œil suivait un vol de mouche :
« Regarde-la donc qui se mouche
« Et qui s'épuce — la Margot ! »

Au souffle du vent caresseur
Chacun fait son bruit monotone :
Ce qu'elle dit — ce qu'il chantonne :
Même vague et même douceur !

Entre des vols de papillons
Leur murmure plein d'indolence
S'harmonise dans le silence
Avec la chanson des grillons.

Mais le marmot que le besoin
Gouverne encore à son caprice
Crie et réclame sa nourrice
En agitant son petit poing.

Ses pleurs sont à peine séchés
Qu'il en reperle sur sa joue...
La sœurette lutine et joue
Avec ces chagrins si légers.

À mesure qu'il geint plus fort,
Que davantage il se désole,

Sa patience le console
Avec plus de sourire encor.

Le tourment de l'enfant navré
A grossi les larmes qu'il verse...
Elle le berce — elle le berce,
Le pauvre tout petit sevré !

Elle l'appelle « son Jésus ! »
Le berce encore et lui reparle,
Tant qu'elle endort le petit Charles,
Mais l'âge reprend le dessus.

Elle est fatiguée, elle a faim.
Elle va comme une machine,
Renversant un peu son échine
Sous ce poids trop lourd à la fin.

L'enfant recommence à crier :
Sa sœur met sa force dernière
À le porter — taille en arrière
Que toujours plus on voit plier.

C'est temps qu'il ne dise plus rien !
Sur sa capote elle le pose,
Et pendant qu'il sommeille, rose,
Elle mange auprès, va, revient,

D'un pied mutin, vif et danseur.
Et quand le petiot se réveille,
Il retrouve toujours pareille
La Maternité de sa sœur.

La remariée

Le corps prostitué de la veuve infidèle
Est maudit chaque nuit par un spectre blafard
Dont l'œillade ironique et le baiser cafard
Viennent la chatouiller comme un frôlement d'aile.

En tous lieux, et toujours, aux mois de l'hirondelle,
À l'époque du givre, au temps du nénufar,
Le corps prostitué de la veuve infidèle
Est maudit chaque nuit par un spectre blafard.

Son lit est assiégé comme une citadelle
Par son premier mari, vivant pour son regard,
Et l'anathème affreux du Revenant hagard
Lancine, dès que l'autre a soufflé la chandelle,
Le corps prostitué de la veuve infidèle.

La réprouvée

Quelle était donc, ainsi, tout de noir recouverte,
Cette femme, là-bas, d'un si lugubre effet,
En me croisant, m'ayant laissé voir qu'elle avait
Le crâne dans du linge et la figure verte ?...

Mais, verte ! de ce vert végétal, cru, blanc jaune,
Comme un gros masque d'herbe et de feuilles de chou !
Elle avait passé là, d'un pied de caoutchouc,
Sans bruit, avec un air de chercheuse d'aumône.

Je la suivais des yeux, je la suivis des pas ;
Et, quand je fus près d'elle, en tremblant, presque bas,
Dans le son de ma voix mettant toute mon âme ;
« Mais qui donc êtes-vous, lui dis-je, pauvre femme ? »

Alors, parlant de dos, elle me répondit :
« C'que j'suis ? Vous n'savez pas ? eh ben ! j'suis l'êtr' maudit !
Oh ! l'plus misérable et l'plus triste
Comm' le plus inr'gardab' q'existe !
N'ayant rien qu'à s'montrer pour fair' le désert ;
J'suis la femm' dont, au moins depuis vingt ans, l'cancer
A mangé p'tit à p'tit la fac', comme un' lent' bête ;
Celle qui traîne après ell' du dégoût et d'l'effroi,
À qui, s'renfermant vit', les gens de son endroit
Donn' du pain en r'tournant la tête ! »

La roue de moulin

Les nuages traînant leurs blocs
Autour du soleil qui les troue,
On voit reflamboyer la roue
Du moulin bâti dans les rocs.

Et la chose monstre qui tourne
Noire, en son clair rutillement,
Bat des mousses de diamant
Dans la ruelle où l'eau s'enfourne.

Puis, à mesure qu'il s'éteint,
Des tons de l'astre elle se teint.
Un rosâtre glacis carmine son ébène.

Voici que, grandie à présent,
Rouge, elle tourne dans du sang,
Ayant l'air de brasser une hécatombe humaine !

La tache blanche

Dure au mordant soleil, longtemps épanouie
Aux grands effluves lourds et tièdes du vent plat,
La neige, ayant enfin fléchi, perdu l'éclat,
Venait de consommer sa fonte sous la pluie.

L'espace détendu ! le bruit désemmuré !
Et les cieux bleus, enfin ! pour mes regards moroses,
Avides de revoir le vieil aspect des choses,
Tout surgissait nouveau du sol désengouffré.

Soudain, au creux d'un ravin noir,
Un soupçon de neige fit voir
Sa tache pâle, si peureuse

Que je me figurai, songeur,
Un dernier frisson de blancheur
Au fond d'une âme ténébreuse !

La vieille échelle

Sonnet.

Gisant à plat dans la pierraille,
Veuve à jamais du pied humain,
L'échelle, aux tons de parchemin,
Pourrit au bas de la muraille.

Jadis, beaux gars et belles filles,
Poulettes, coqs, chats tigrés
Montaient, obliques, ses degrés,
La ronce à présent s'y tortille.

Mais, une margot sur le puits
Se perche... une autre encore ! et puis,
Toutes deux quittant la margelle

Pour danser sur ses échelons,
Leurs petits sauts, tout de son long,
Ressuscitent la pauvre échelle.

La voix du vent

Sonnet.

Les nuits d'hiver quand le vent pleure,
Se plaint, hurle, siffle et vagit,
On ne sait quel drame surgit
Dans l'homme ainsi qu'en la demeure.

Sa grande musique mineure
Qui, tour à tour, grince et mugit,
Sur toute la pensée agit
Comme une voix intérieure.

Ces cris, cette clameur immense,
Chantent la rage, la démence,
La peur, le crime, le remord...

Et, voluptueux et funèbres,
Accompagnent dans les ténèbres
Les râles d'amour et de mort.

Le bon fou

Il n'a que sa chemise écrue et sa culotte
Pour tout costume. Il porte un bonnet de coton.
Tel il rôde, faisant mouliner son bâton.
Promenant l'ébahi de son regard qui flotte.

Barbu, gras et rougeaud, il montre ses dents blanches,
Son poitrail tout velu comme celui des loups,
Les muscles de ses bras, les nœuds de ses genoux,
Et dandine sa marche au roulis de ses hanches.

Parfois, sur son chemin, inerte comme un marbre,
Il s'arrête debout, regardant ciel ou sol,
Quelque grand oiseau fauve élargissant son vol,
Un champignon verdi qui sèche au pied d'un arbre.

Sa songerie alors s'épanche en un langage
Tour à tour sifflement, chant, grognement, parler ;
Il imite, entendant telle ou telle eau couler,
Le murmure ou le bruit croulant qu'elle dégage.

Aux prés, de son bâton, il racle doux l'échine
Du bétail engourdi dont il sait les secrets,
Ou, grave, l'étendant, jette sur les guérets
Un bon sort aux moissons que son rêve imagine.

Le froid noir des ciels blancs, l'éclair des ciels de suie,
Il y reste impassible autant que le rocher ;
Et, recherchant l'averse au lieu de se cacher,
Du même pas rythmique avance dans la pluie.

Il emporte son pain qu'il mange dans ses courses,
L'émiettant, ça et là, pour les petits oiseaux,
Et va boire, à genoux, parmi joncs et roseaux,
Aux masses des torrents comme au filet des sources.

Toujours égal, jamais colère, jamais ivre,
Comme s'il se sentait au-dessous des humains,
Il est muet avec les gens, sur les chemins,
Rentré, ne parle pas aux siens qui le font vivre.

C'est pourquoi lui faisant sa suite coutumière,
Chaque fois, sur la place, il attend que le mort

Ait eu ses libéra pour l'escorter encor
Juste en face du seuil, mais loin du cimetière.

Il ne répond qu'aux bruits des choses et des bêtes
Qu'il trouve à l'unisson fraternel de ses voix,
Interpelle aussi bien le silence des bois
Qu'il jette sa parole au fracas des tempêtes.

Courbé sur sa charrue, ou le pied sur sa pelle,
Le paysan le suit des yeux avec respect,
Bien qu'il soit, nuit et jour, routinier de l'aspect
De ce « membre de Dieu », comme chacun l'appelle.

Et les femmes, passant dans leur mélancolie,
Rencontrent sans effroi cet hercule enfantin,
Sachant que la nature a fait bon son instinct,
Qu'elle a virginisé sa tranquille folie.

Le cri du cœur

Sonnet.

Rondement, Mathurin
Mène dans sa carriole
La Dame qui s'affole
De filer d'un tel train.

Elle crie au trépas !
Le vieux dit : « Not' maîtresse,
N' soyez point en détresse
Puisque moi j'y suis pas.

Si yavait du danger
Vous m' verriez m'affliger
Tout comm' vous, encor pire !

Pac'que, j' m'en vas vous dire :
J' tiens à vos jours, mais j' tiens
P'têt' encor plus aux miens. »

Le distrait

Le bon père Sylvain, ayant bu sa chopine,
Des bras et du bonnet opine
Pour le patron du cabaret
Qui vient de l'appeler en riant : « Vieux distrait ! »
« C'est ben vrai ! Je l'dis sans mystère,
Si j'suis l'plus fin buveur de vin
J'suis aussi l'plus distrait d'la terre,
Fait, goguenardement, le vieux père Sylvain.
En vill', cheux nous, où que j'me mouve,
Quoi que j'dise ou que j'fasse', ya pas !
Mêm' dans les affair' du trépas,
J'suis toujours distrait, et j'le prouve :
Il faut dir' que c'jour-là, ma foi !
Les gens fur' coupab' autant q'moi.
L'nouveau-né d'ma voisine étant donc mort-défunt,
J'fus à l'enterr'ment comm' chacun.
Asseyez-vous ! qu'on m'dit, pèr' Sylvain ! J'prends une chaise,
J'étais pas mal, sans être à l'aise...
C'était par un ch'ti temps d'décembre
Qui brouillait l'jour gris dans la chambre ;
Les uns étaient en réflexion,
D'aut' pleuraient, sans faire attention.
V'là q'celui qui port' les p'tits morts
Arrive et dit : « Où donc q'ya l'corps ? »
On cherch' partout, à gauche, à droite,
Tant qu'enfin l'pèr', v'nant à trouver,
M'fait signe en colèr' de m'lever :
J'm'étais ben assis d'sus la boîte ! »

Le grand cercueil

Il pleuvasse avec du tonnerre...
Il est déjà tard... quand on voit
Dans le bourg entrer le convoi
De la défunte octogénaire.

La clarté du jour s'est enfuie.
Tristement, la voiture à bœufs
A repris son chemin bourbeux :
Le cercueil attend sous la pluie.

Un lent tintement qui vous glace
Dégoutte morne du clocher :
Voici tout le monde marcher
Vers la grande croix de la place,

Quand il s'approche de la pierre
Pour lever le corps, le curé,
Tout en chantant, reste effaré
Par l'énormité de la bière.

Certes ! avec ses planches massives,
Espèces de forts madriers
Crevassés, noueux, mal taillés,
Qui remplaceraient des solives,

Elle apparaîtrait si gigantesque
En épaisseur, en large, en long,
Si haute, d'un tel poids de plomb,
Qu'à la voir on en frémit presque.

Elle s'étale sans pareille,
D'autant plus démesurément
Qu'elle renferme seulement
Un mince cadavre de vieille.

L'immense couvercle en dos d'âne
A l'air aussi grand que les toits ;
Le drap trop court montre son bois
Roux et jaune comme un vieux crâne.

Et tandis que d'une aigre sorte
Les enfants de chœur vont hurlant,

Le prêtre est là, se rappelant
Les dimensions de la morte.

« Qu'avait-elle ? cinq pieds, à peine !
C'était maigre et gros comme rien !
Un seul corps pour ça qui peut bien
En contenir une douzaine !

En a-t il fallu de la paille !
Aura-t-on dû l'empaqueter
Pour l'empêcher de ballotter
Comme un grain dans une futaille !

Quel menuisier ! ça tient du songe !
Il doit sûrement celui-ci
Avoir le regard qui grossit,
Et dans sa main le mètre allonge ! »

Les porteurs pliant sous leur charge,
En nombre, comme de raison,
Semblent traîner une maison.
Le brancard est bien long et large,

Mais, il est usé ! quoi qu'on dise,
Puisque, hélas ! le monstre ligneux
Croule avec un bruit caverneux,
Juste en pénétrant dans l'église.

C'est un bras du brancard qui casse...
On hisse l'effrayant cercueil
Sur l'estrade — et les chants de deuil
Sont bâclés sous la voûte basse.

Puis, les cloches vont à volées...
À la montée, oh ! que c'est dur
Et long ! — Enfin ! voici le mur
Que dépassent les mausolées.

Le chantre mêle sa voix fausse
Au bruit sourd des pas recueillis.
Debout, s'offre aux yeux ébahis
Le vieux sacristain dans la fosse.

L'ombre vient. Personne ne bouge.
L'homme surmène, haletant,

Ses deux outils où par instant
Le soleil met un reflet rouge

Brusque, le curé l'interpelle :
« Eh bien ! y sommes-nous ? » Et lui
Quitte la fosse avec ennui
En poussant sa pioche et sa pelle.

Le gouffre baille son mystère :
Mais, le cercueil n'y glisse pas.
« Je m'en doutais ! » grogne tout bas
Le sacristain qui rentre en terre.

Il remonte. On reprend la boîte
Qu'on ajuste du mieux qu'on peut.
Mais, il s'en faut toujours un peu :
La tombe est encore trop étroite.

De nouveau, la pioche luisante
Descend l'élargir. Cette fois,
Le cercueil y coule à plein bois
En même temps qu'on l'y présente.

Au bord du trou, qui s'enténèbre.
Un vieux qui tient le goupillon
Émet cette réflexion
En guise d'oraison funèbre :

« Elle a bien mérité sa fosse !
C'est égal ! tout d'même, elle était
Trop p'tit' quand elle existait
Pour faire une morte aussi grosse ! »

Et, sous sa chape très ancienne,
Haut, solennel, — l'officiant
S'en revient en s'apitoyant
Sur sa défunte paroissienne :

« L'infortune l'a poursuivie !...
« Pauvre cadavre enguignonné !...
« Tout pour elle aura mal tourné,
« Dans la mort comme dans la vie ! »

Le lutin

Par un soir d'hiver triste et bien de circonstance,
Un homme encor tout jeune et tout blanc de cheveux,
En ces termes, devant le plus claquant des feux,
Raconta le Lutin nié par l'assistance :

— C'est pas à vous autr', c'est certain !
Fit-il, parlant d'une manière
À la fois nette et singulière —
Qu'apparaîtra jamais l'Lutin !

Pour ça, chez eux, par monts, par vaux,
Partageant leur travail, leur trêve,
Témoin d'leur sommeil et d'leur rêve,
Faut tout l'temps vivre avec les ch'vaux !

C'malin cavalier des Enfers
R'cherche l'ravineux d'un' prairie,
L'retiré d'un' vieille écurie,
Un' nuit lourde avec des éclairs.

Moi, si j'ai pu l'voir de mon coin
Comme j'vous vois d'avant c'te ch'minée,
C'est qu' tout' les nuits, plus d'une année,
Près d'mes bêt' j'ai couché dans l'foin.

Voici, soupira l'étranger,
Articulant presque à voix basse,
C'que dans une écurie y s'passe
Quand c'démon-là vient s'y loger.

C'est la plein' nuit ! L'ciel orageux,
Qui brouille encor sa mauvais' lune,
N'jette aux carreaux qu'un' lumière brune
Comm' cell' des fonds marécageux.

Vous êt's là tout seul contr' vos ch'vaux
Qui dress' en fac' de la mangeoire
Leur grand' form' rougeâtr', blanche et noire,
L'jarret coudé sur leurs sabots.

Des fois, des tap'ments d'pieds mordant
L'pavé sec du bout d'leur ferraille,

L'broiement du foin, d'l'herbe ou d'la paille
Sous la meule égale des dents.

Mais, c'est si pareill'ment pareil,
Si toujours tout l'temps la mêm' chose
Qu'au lieu d'vous fatiguer ça r'pose,
Ça berc' l'ennui, l'songe et l'sommeil.

À part ça, tout s'tait dans la nuit...
L'vrai silence des araignées
Qui, bien qu'toujours embesognées,
Trouv' moyen d'travailler sans bruit.

Là donc, au-d'sus — autour de vous,
Vous r'gardez leurs longu' toil' qui pendent...
À peïn' si vos oreill' entendent
L'tonnerre au loin, grondant très doux.

Subit'ment, sans qu'ça s'soit trahi
Par quéqu' chos' qui craque ou qui sonne
Entr' le Lutin !... un' p'tit' personne,
Qui pousse un rir' bref... Hi-hi-hi !

Rien n's'ouvre au moment qu'i' paraît :
F'nêtr', port', plafond, rien n'se déferme,
Comm' si l'vent qu'en apport'rait l'germe
L'engendrait là d'un coup d'secret.

Mais, sitôt entré, qu'ça descend
Dans l'écurie une vapeur rouge,
Où peureus'ment les chos' qui bougent
Ont l'air de trembler dans du sang.

C'est tout nabot — v'lu comme un chien
Et d'une paraissanc' pas obscure,
Puisqu'on n'perd rien d'sa p'tit' figure
Qu'est censément fac' de chrétien.

Toujours, avec son rir' de vieux,
Il rôde avant de s'mettre à l'œuvre,
Dressant deux cornes en couleuvre
Qui r'luis' aux flamm' de ses p'tits yeux.

Brusque, en l'air vous l'voyez marcher...
Sans aile il y vol' comme un' chouette...

S'tient sus l'vide après chaqu' pirouette
Comm' s'i' r'tombait sur un plancher.

Et le Lutin fait ses sabbats,
Faut qu'i' r'gard' tout, qu'i' sent', qu'i' touche,
Court les murs avec ses pieds d'mouche,
Glisse au plafond la tête en bas.

Maint'nant, au travail ! Comme un fou
Vers les ch'vaux le voilà qui file,
À tous leur nouant à la file
Les poils de la tête et du cou.

Dans ces crins tordus et vrillés
Va comme un éclair sa main grêle,
Dans chaqu' crinière qu'il emmêle
Il se façonn' des étriers.

Puis, tel que ceux du genre humain,
L'une après l'autre, i' mont' chaqu' bête,
À ch'val sur l'cou — tout près d'la tête,
En t'nant un' oreill' de chaqu' main.

Alors, i's'fait un' grand' clarté
Au milieu de c'te lumièr' trouble...
L'mauvais rir' du Lutin redouble,
Et ça rit de tous les côtés.

Son rir' parle — on l'entend glapir :
« Hop ! hop ! » Les ch'vaux galop' sur place,
Mais roid' comm' s'ils étaient en glace
Et sans autr' bruit qu'un grand soupir.

Et tandis qu'une à une, alors,
Leurs gross' larm' lourdement s'égrènent...
On voit — les sueurs vous en prennent —
Danser ces ch'vaux qui paraiss'nt morts.

Puis, comm' c'était v'nu ça s'en va.
L'écurie en mêm' temps s'rassure :
Tout' la ch'valin' remâche en m'sure
Et r'cogn' du pied sur l'caillou plat.

La s'cond' fois vous n'êt's que tremblant...
Mais la premier', quell' rude épreuve !...

Moi, ça m'en a vieilli... La preuve ?...
Ma voix basse et mes ch'veux tout blancs !

Ce récit bonhommique et simple en sa féerie
Ne laissa pourtant pas que de jeter un froid ;
Tous, avec un frisson, gagnèrent leur chez soi...
Nul ne fit, ce soir-là, sa ronde à l'écurie !

Le maquignon

Ballonné de partout, englouti par la graisse
Se façonnant en plis, fanons et bourrelets,
Il portait gai, pesant ses trois cents bien complets,
Le vineux monument de sa personne épaisse.

Court, nez plat, petit œil encor rapetissé,
Lobe d'oreille monstre, un teint violacé,
Et, bossuant sa blouse, un vrai poinçon pour ventre :
Tel était ce Merlot, maquignon, ancien chantre.

C'est lui qui me disait : « P'têt' à part les verrats,
Si boudinés mastoc qu'on n'leur voit pas la tête,
Sans m'êt' mis à l'engrais, c'est toujours moi l'plus gras
Comm' le mieux arrondi d'mes bêtes !

Mais, c'est trop d'lard tout d'mêm' ! Ça m'en rend estropié :
Mes bras r'tirés, plus d'cou, ma pans' cachant mes pieds,
C'est plus un homm' que j'suis ! je m'figure être une boule !
Et que je n'march' plus, mais que j'roule !

Bah ! j'suis l'plus fin dans ma gross' taille.
Avec moi les malins fil' doux.
L'maigre est mis d'dans par le saindoux,
Comm' le baril par la futaille. »

Le miracle

Sous la pluvieuse lumière,
Dans l'air si glacé, la chaumière,

Non loin d'un marais insalubre,
Est lamentablement lugubre.

Au-dedans, c'est tant de misère
Que d'y penser le cœur se serre !

De chaque solive minée,
Du grand trou de la cheminée

Dont le foyer large est tout vide,
Le froid tombe en un jour livide ;

Et la bise a l'entrée aisée
Par la porte et par la croisée.

Or, dans ce logis où la fièvre
Allume l'œil, verdit la lèvre,

Et fait sonner la toux qui racle,
Il va s'accomplir un miracle :

La femme est accroupie à l'angle
Du mur, près d'un vieux lit de sangle.

Stupéfaite, elle est là qui lorgne
Sa petite fenêtre borgne,

Puis, machinale, elle emmitoufle
Son nourrisson presque sans souffle.

Trois petiots ayant triste mine
Rampent comme de la vermine

Sur une mauvaise pailleasse
Dans un coin d'ombre où ça brouillasse.

Et la malheureuse sanglote
Et dit d'une voix qui grelotte,

Comme se parlant dans le songe
Où la réalité la plonge :

« Au moulin je suis retournée...
On m'a refusé la journée.

Plus de pain ! a-t-elle été courte
Malgré mes jeûnes, cette tourte !

Et plus de lait dans ma mamelle
Pour nourrir l'enfant ! tout s'en mêle. »

Elle pense, elle se consulte,
Délibère. Rien n'en résulte,

Sinon qu'elle voit plus affreuse
Sa détresse qu'elle recreuse.

À la fin, pour la mort elle opte,
Et voici le plan qu'elle adopte :

« Oui, son sort n'étant résoluble
Qu'ainsi, ce soir elle s'affuble

De sa capote berrichonne,
Complètement s'encapuchonne,

Alors, sa petite famille
Dans les bras, vers l'étang qui brille

Elle s'en va, s'avance jusque
Au bord, et puis, un plongeon brusque !... »

Mais, vite, sa raison s'adresse
Aux scrupules de sa tendresse.

« Tes enfants ? c'est plus que ton âme ;
Tu les aimes trop, pauvre femme !

T'ont-ils donc demandé de naître
Tes petits, pour leur ôter l'être ?

Même privés de subsistance
Ils ont le droit à l'existence.

D'ailleurs, aurais-tu le courage
D'accomplir un pareil ouvrage ?

Vois-tu tes douleurs et tes hontes,
Quand il faudrait rendre des comptes

Au père qu'à toutes les heures
Avec tant de regret tu pleures ? »

Elle maudit l'horrible idée
Qui l'avait d'abord obsédée.

Mais la souffrance lui confisque
Son reste de force ! elle risque

De se consumer tant, qu'elle aille
Trop mal, pour soigner sa marmaille,

Mendier ? mais, bien loin, sous le givre,
Les enfants ne pourraient la suivre.

Et personne de connaissance
Pour les garder en son absence !

« Que faire ? si pour eux je vole...
La prison ! j'en deviendrais folle,

Puisqu'elle me serait ravie
Leur présence qui fait ma vie. »

Elle songe, et son corps en tremble...
« Oh ! si nous mourions tous ensemble,

Eux si malades, moi si frêle,
De la bonne mort naturelle ! »

Et voilà qu'elle est exaucée
La prière de sa pensée :

Car, soudain, les trois petits pâles
Poussent à l'unisson trois râles.

Elle aussi le trépas la touche
À l'instant même où sur sa bouche

Son nourrisson expire, en sorte
Qu'elle le baise en étant morte,

Tandis que, vers eux étendues,
Ses deux maigres mains de statue,

Couleur des cierges funéraires,
Semblent bénir les petits frères.

Le mirage

Sonnet.

Le ciel ayant figé ses grands nuages roses,
Émeraudés, lilas, cuivreux et violets,
L'étang clair, miroitant dans la douceur des choses,
Renvoya leur image avec tous ses reflets.

Dans l'onde, sous le souffle errant des vents follets,
Gardant leur infini, leurs airs d'apothéoses,
Leur éclat, leur magique et leur lointain complets,
Ils dormaient, invoilés, la langueur de leurs poses.

La voûte et lui fondus, ne faisant qu'un ensemble,
L'étang, du même bleu lisse et profond qui tremble,
Autant qu'elle, vivait ses décors glorieux :

Tel était le pouvoir du plus beau des mirages
Que j'admirais le ciel, sans relever les yeux,
Prenant l'eau pour l'azur avec tous ses nuages.

L'enjôleur

Loin des oreilles importunes,
Le gars mangeant avec le vieux,
D'un ton fier et malicieux
Lui conte ses bonnes fortunes,
De quelle sorte il fait sa cour,
Et ce qu'il pense de l'amour.

« Oui ! j'ai tout' les fill', mon pèr' Jacques !
N'import' laquell', quand j' la veux bien !
L'ignorant', l'instruit', cell' qui s' tient,
Comm' la dévot' qui fuit ses pâques.

Q' ça soit l' cœur ou l' Diab' qui s'en mêle,
L'amour comm' la mort prend chacun.
Si deux corps d'vaient pas en fair' qu'un
Yaurait pas des mâl' et des f'melles !

Cont' le sang, s'i' veut qu'on s'unisse,
Tout' les plus bonn' raisons val' rin :
I mèn' le gars comme un taurin
Et la pucell' comme un' génisse.

Yen n'a pas un' qui n' rêv' d'un homme,
D'un qu'ell' connaît pas, mais qu'ell' sent ;
Pas un' qui n' s'endorme y pensant,
Et qui n'y r'pense après son somme !

Les difficil' sont cell' qui s'parent,
Dans' entre ell', s' distraient des garçons,
Les accueill' avec des chansons,
Comme avec des rir' s'en séparent.

Oui ! mais aux sons d' la cornemuse,
J' batifole à leur volonté...
Et j' mets tant leur mine en gaieté
Que j' finis par la rend' confuse.

En fait d' pucell', viv' l'eau dormante
La courant' n'a pas l' temps d' songer,
Tandis que l'aut', sans s' défiger,
Ça n' pens' qu'au mal qui la tourmente.

L' désir amoureux s'y mijote,
Quoiqu'ell' n'en desserr' pas les dents...
On verrait d'sus c' qu'ell' pense en d'dans :
C'est pour ça q' si ben ça s' cachotte.

C'est s'lon, c'est moins ou davantage,
Mais tout' fill', son sexe la tient.
L'amour y dort : un garçon vient...
Qui l'éveille à son avantage.

C'est c'que j' fais ! Ell's ont beau s' défendre,
Moi, j'ai la natur' dans mon jeu,
J' gratt' la cendre et j' découv' le feu ;
Seul'ment i' faut savoir s'y prendre.

Faut choisir son jour et son heure,
La saison, l'endroit, pas s' presser.
Ça dépend ! yen a q' faut forcer !
Ces fois-là sont p'têt' les meilleures.

À la façon d' trousse sa jupe,
D'arranger ses ch'veux sous l' bonnet,
À la march', surtout, on r'connaît
L' temps qu'on mettra pour faire un' dupe.

Avec les joyeus' je sais rire,
Avec les trist' je sais pleurer,
Tout en m' taisant, j' sais soupirer
Avec cell' qui n'ont rien à dire.

J' not' leur air franc ou saint' nitouche,
Leur genre de silence ou d' caquet,
L' sec ou l' mouillé d' leurs deux quinquets,
Comm' l'ouvert ou l' pincé d' leur bouche.

J'examin' cell' qui sont heureuses
D' porter, au cou, des p'tits enfants.
L'instinct d'êt' mèr' suffit souvent
Pour qu'un' fill' devienne amoureuse.

J' suis timide avec la pimbêche,
Rapide avec cell' qu'a du sang,
Et, toujours, les contrefaisant,
Ya pas d' danger q' j'évent' la mèche !

J' prends leur humeur, j' flatt' leur manie,
Ell' chang' d'avis, moi pareill'ment.
Je n' leur donn', sans jamais d' gên'ment,
Q' du plaisir dans ma compagnie.

Au fond, je m' dis et ça m'amuse :
Que j' suis pas plus menteur, vraiment !
Qu'ell's autr' qui m' voudraient pour amant
Et qui font cell'-là qui me r'fusent.

C'est mes r'gards seuls qui leur demandent
C' que j' désir' d'ell'. Ma bouch', ma main,
Seul'ment commenc' à s' mettre en ch'min,
Quand leurs yeux m'dis' qu'ell' les attendent.

Dans ma prunell' qui leur tend l' piège
R'culant d'abord ell' veul' pas s' voir,
Et puis, ell' s'y mir', sans pouvoir
S' désengluier du sortilège.

La bergèr' sag', la moins follette,
J' l'endors ! qu'elle en lâch' son fuseau...
Comm' l'aspic magnétis' l'oiseau,
Comme un crapaud charme un' belette.

C'est pourquoi, la pauvress', la riche,
Tout' fille, à mon gré, m' donn' son cœur !
Ma foi ! j' me fie à ma vigueur,
J'en ai ben trop pour en êtr' chiche !

D'autant plus que j'peux pas leur nuire...
Personn' sait q' moi q' j'ai leur honneur
Et j'ai la chanc', pour leur bonheur,
De libertiner sans r'produire ! »

Et le bon vieux dit : « Tu caus' ben...
Quoiqu' ça peut êtr' de la vant'rie.
Moi non plus, pour la galant'rie,
À ton âg' j'étais pas lambin.
Aussi vrai q' tous deux on déjeune
Tu t'amus'ras jamais plus jeune !
Ta folie est c' que fut la mienne.
Tu brûl', mais glaçon tu d'viendras.
Crois-moi : prends-en l' plus q' tu pourras !
Ça t' pass'ra avant q' ça m' revienne ! »

Le Père Éloi

Une nuit, dans un vieux cimetière pas riche,
Ivre, le père Éloi, sacristain-fossoyeur,
Parlait ainsi, d'un ton bonhommique et gouailleur,
Gesticulant penché sur une tombe en friche :

« Après que j'suis sorti d'l'auberge
En sonnant l'Angelus, à c'soir,
J'm'ai dit comme' ça : Faut q'jaill' la voir
Au lieu d'y fair' brûler un cierge !

J'te dérang' ! Sous l'herbe et la ronce
T'es là ben tranquille à r'poser ;
Bah ! tout seul, un brin, j'vas t'causer :
T'as pu d'langu', j'attends pas d'réponse.

T'causer ? T'as des oreill' de cend'e...
Et t'étais sourde avant l'trépas.
Mais, quéq' ça fait q'tu m'entend' pas...
Si mon idée est q'tu m'entendes.

J'pense à toi souvent, va, pauv' grosse,
Beaucoup le jour, surtout la nuit,
Dans la noc' comme dans l'ennui,
Que j'boiv' chopine ou creuse un' fosse.

J'me saoul' pas pu depuis q't'es morte
Que quand t'étais du monde. Enfin,
C'est pas tout ça ! moi, j'aim' le vin,
J'peux l'entonner puisque j'le porte.

Fidèl' ? là-d'sus faut laisser faire
Le naturel ! on n'est pas d'bois...
C'que c'est ! j'y pens' pas quant e' j'bois,
Quant' j'ai bu, c'est une aut' affaire !...

Si j'en trouve un' qu'est pas trop vieille,
Ma foi ! j'vas pas chercher d'témoins !
Pourtant, l'âg' yétant, j'pratiqu' moins
La créatur' que la bouteille.

Bah ! je l'sais, t'es pas pu jalouse
Que cell' qu'a pris ta succession.

Es' pas q'j'ai ton absolution ?
Dis ? ma premièr' défunte épouse ?

Des services ? t'as ma promesse
Que j'ten f'rai dir' par mon bourgeois.
Quoiq'ça, c'est inutil' : chaqu' fois,
J'te r'command' en servant sa messe.

J'voudrais t'donner queq'chos' qui t'aille :
Qui qui t'plairait ? qu'est-c'que tu veux ?
Un' coiff' ? mais, tu n'as pu d'cheveux.
Un corset ? mais, tu n'as pu d'taille.

Un' rob' ? t'es qu'un bout de squelette.
Des mitain' ? T'as des mains d'poussier.
Des sabots garnis ? t'as pu d'pieds.
Faut pas songer à la toilette !

T'donner à manger ? bon ! ça rentre...
Mais, pour tomber où ? dans quel sac ?
Puisque tu n'as pu d'estomac,
Pu d'gosier, pu d'boyaux, pu d'ventre !

D'l'argent ? mais, dans ton coin d'cimetière
Qué q't'ach't'rais donc ? Seigneur de Dieu !
Allons ! tiens ! pour te dire adieu
J'vas t'fair' cadeau d'un' bonn' prière.

Si ça t'fait pas d'bien, comm' dit l'autre,
Au moins, ben sûr, ça t'fra pas d'mal.
Mais, tu m'coût' pas cher... c'est égal !
Tu la mérit' long' la pat'nôtre ! »

Or, en fait d'oraison longue, le vieux narquois
Partit tout simplement, sur un signe de croix,
Grognant : « C'est tard ! tant pis, j'ai trop soif, l'diab' m'emporte !
J'vas boire à la santé de l'âme de la morte. »

Le Père Pierre

Fantastiques d'aspect sous leur noire capote,
Mais, très humaines par leurs caq[...]s superflus,
Les commères, barrant la route aux verts talus,
À la messe s'en vont d'un gros pas qui sabote.

« Tiens ! v'là l'pèr' Pierr' ! fait l'une, un malin, celui-là !
Pour accrocher l' poisson quand personn' peut en prendre ;
I' dit q' quand il a faim, d' fumer q'ça l' fait attendre,
Et qu'un' bonn' pip' souvent vaut mieux qu'un mauvais plat. »

L'homme les joint bientôt. En chœur elles s'écrient :
« Il faut croire, à vous voir marcher
En tournant l' dos à not' clocher,
Q'v'allez pas à la messe ! » et puis, dame ! elles rient...

« Moi ? si fait ! leur répond simplement le vieux Pierre,
Mais, tout par la nature ! étant ma seul' devise,
J'vas à la mess' de la rivière
Du bon soleil et d' la fraîcheur,
Avec le ravin pour église,
Et pour curé l' martin-pêcheur. »

Le roi des buveurs

Tenez ! fit le soulard à bonnet de coton,
Allumant ses yeux ronds dans sa figure en poire,
J'ai connu plus buveur que moi. Voilà l'histoire
De celui qu'on app'lait l'mâitre ivrogn' du canton :

« Puisque ma femme est mort', moi j'suis, dit l'pèr' Baraille,
Excusab' en bonn' vérité,
Si, c'te malheureus' fois, encor ben plus j'déraille
D'la lign' de la sobriété ! »

On change la défunte ? i' va boire ! — on la veille ?
D'temps en temps i' s'en vers' deux doigts.
L'cercueil arrive et l'trouve à sucer la bouteille :
Pendant l'ensev'lis'ment ? i' boit !

Dans l'chemin, à l'église, et jusque dans l'cimetière,
I' tèt' sa fiol' d'eau-d'-vie ! Enfin, v'là donc q'la bière
Est ben douc'ment glissée où doit descend' chacun :
L'ivrog' gémit, et comm' le fossoyeur qui s'gausse
Lui dit : « Tant d'regrets q'ça ? fourrez-vous dans sa fosse !
Ça m'coût' pas plus d'en couvrir deux q'd'en couvrir un ! »
Lui, répond, grimacier, larmochant rigolo :
« Non ! après tout, j'veux viv' pour la pleurer... j'préfère !
Et j'vous jur' que mes larm' ça s'ra ben la seule eau
Que j'mettrai jamais dans mon verre ! »

Le saule

Sonnet.

Tout à l'heure, sous les éclats
Et les souffles de la tempête,
Le saule brandillait sa tête,
Et l'étang cognait ses bords plats.

Avec de mortelles alarmes,
Par ce vent, ces rumeurs, ces feux,
L'arbre tordait ses longs cheveux
Sur l'eau qui balayait ses larmes.

Calme, à présent, l'étang reluit,
Le ciel illumine la nuit,
Et, sans qu'une brise l'effleure,

Le Narcisse des végétaux
Admire encore dans les eaux
Sa figure verte qui pleure.

Les clochettes

Sonnet.

Maintenant, je suis malheureux
De rencontrer ces fleurs clochettes
À bords dentelés, violettes,
Sur les talus des chemins creux.

Et pourtant ces douces fluettes
Sont encor dans leur coin frileux,
Le perchoir des papillons bleus
Qui s'en font des escarpolettes.

Mais qu'importe ! La canicule
Tire à sa fin. L'été recule...
Et, pour l'oreille de mon cœur

Inquiet et pronostiqueur,
À petits tintements moroses
Ces fleurs sonnent le glas des choses.

Les deux bouleaux

Sonnet.

L'été, ces deux bouleaux qui se font vis-à-vis,
Avec ce délicat et mystique feuillage
D'un vert si vapoureux sur un si fin branchage,
Ont l'air extasié devant les yeux ravis.

Ceints d'un lierre imitant un grand serpent inerte,
Pommés sur leurs troncs droits, tout lamés d'argent blanc,
Ils charment ce pacage où leur froufrou tremblant
Traîne le bercement de sa musique verte.

Mais, vient l'hiver qui rend par ses déluges froids
La figure du ciel, des rochers et des bois,
Aussi lugubre que la nôtre ;

Morfondus, noirs, alors les bouleaux désolés
Sont deux grands spectres nus, hideux, échevelés,
Pleurant l'un en face de l'autre.

Les genêts

Ce frais matin tout à fait sobre
De vent froid, de nuage errant,
Est le sourire le plus franc
De ce mélancolique octobre.

Lumineusement, l'herbe fume
Vers la cime des châtaigniers
Qui se pâment — désenfrognés
Par le soleil qui les rallume.

Les collines de la bruyère,
Claires, se montrent de plus près
Leurs dégringolantes forêts
Semblant descendre à la rivière.

Celle-ci bombe, se balance
Et huileusement fait son bruit
Qui s'en va, revient, se renfuit,
Comme un bercement du silence.

Le vert-noir de l'eau se confronte
Avec le bleu lacté du ciel
À travers la douceur de miel
D'un air pur où le parfum monte :

Un arôme sensible à peine,
Celui de la plante qui meurt
Exhalant sa vie et son cœur
En soufflant sa dernière haleine.

Or, dans ces fonde où l'on commence
À voir, des buissons aux rochers,
Des fils de la Vierge accrochés,
Rêve un clos de genêts immense.

Ils épandent là, — si touffue,
En si compacte quantité !
— Leur couleur évoquant l'été,
Qu'ils cachent le sol à la vue.

Ils ont tout couvert — fougères,
Ronce, ajonc, l'herbe, le chiendent.

Sans un vide, ils vont s'étendant
Des quatre cotés jusqu'aux haies.

A-t-il fallu qu'elle soit grande
La solitude de ce val,
Pour que ce petit végétal
Ait englouti toute une brande !

Promenoir gênant, mais bon gîte,
Abri sûr, labyrinthe épais
Du vieux reptile aimant la paix
Et du lièvre qu'une ombre agite !

Leur masse est encore imprégnée
Des pleurs de l'aube : ces balais
Montrent des petits carrelets
En fine toile d'araignée.

Parmi ces teintes déjà rousses
Du grand feuillage décrépît
Ils sont d'un beau vert, en dépit
Du noir desséché de leurs gousses.

Leur verdoisement est le contraire
De celui du triste cyprès :
Il n'évoque pour les regrets
Aucune image funéraire ;

Et pourtant, que jaune-immortelle
Leur floraison éclate ! Alors,
Tout bas, ils parleront des morts
Aux yeux du souvenir fidèle.

Ayant picoté les aumônes
Du bon hasard, dans les guérets,
Les pinsons, les chardonnerets
S'y mêlent rougeâtres et jaunes ;

Et souvent, aux plus hautes pointes,
Dans un nimbe de papillons,
On voit ces menus oisillons
Perchés roides, les pattes jointes.

Mais le soleil qui se rapproche
Perd sa tiédeur et son éclat.

Déjà, tel arbre apparaît plat
Sur le recul de telle roche ;

Toute leur surface embrumée
De marécageuse vapeur,
Les genêts dorment la stupeur
De leur extase inanimée.

Monstrueux de hauteur, de nombre,
Dans ce paysage de roc,
Ils sont là figés, tout d'un bloc,
D'air plus monotone et plus sombre.

En leur vague entour léthargique
Ils prennent, sous l'azur dormant,
Un mystère d'enchantement,
Une solennité magique.

Voici qu'avec le jour plus pâle
À droite, à gauche, on ne sait où,
Sur les bords, au milieu, partout,
On entend le chant bref du rôle :

Et c'est d'une horreur infinie
Ce cri qui souterrainement
Contrefait le respiration
D'un être humain à l'agonie !

Puis le ciel baisse à l'improviste,
Devient noir, presque ténébreux.
Les genêts s'éteignent. — Sur eux
La pluie avorte froide et triste.

Et le vent gémissant lugubre,
Au soir mauvais d'un jour si beau,
Emporte dans l'air et sur l'eau
Leur odeur amère et salubre.

Les glissoires

Il fait un froid noir et tout gèle :
Abreuvoir, écluse et ruisseau.
Tous les puits, à l'endroit du seau,
Ont de la glace à leur margelle.

C'est pourquoi, vite, après la classe,
Les enfants viennent, à grands cris,
Glisser sur l'étang si bien pris
Qu'ils ne craignent pas que ça casse.

En tas, casquettes sans visière,
Bérets bâillants, chapeaux tortus,
Ils arrivent, les reins battus
Par leur petite carnassière.

Et, de-ci, de-là, tout heureuse,
Chaque troupe se met au jeu,
Sillonnant à la queue leu leu
La belle surface vitreuse.

Légères, folles, bien ingambes,
Elles ont indéfiniment
Le caprice du mouvement
Ces fragiles petites jambes !

Rapidement, mainte glissoire
Qu'en chœur tant de mutins sabots
Polissent comme des rabots
Est nivelée et presque noire.

On les voit gris et bleus les mioches
Qui, d'un trait, au bas des airs blancs,
Passent, les bras tendus, ballants,
Croisés — ou les mains dans les poches.

Et, plus d'un faisant la mimique
D'accomplir un besoin pressant
Reste accroupi, tout en glissant,
Avec un naturel comique.

Quelques très petiots se hasardent,
Mais, tombés trop fort, ayant peur,

Immobiles, pleins de stupeur,
Se tiennent au bord et regardent ;

Ils sont charmants, piteux et drôles,
Ces pauvres mignons étonnés,
Grelottants, la roupie au nez,
Le cou rentré dans les épaules !

Les autres, au long des saulaies,
Filent toujours avec entrain :
Tels, devant les vitres d'un train
Courent les arbres et les haies.

Sur le bruit des voix qui remplissent
Les échos de leurs appels fous
Tranche le vacarme des clous
Mordant, raclant, autant qu'ils glissent.

De loin, vous entendez, il semble,
Tant c'est ronfleur, dur et perçant,
Plus de cent meules repassant
Qui grinceraient toutes ensemble.

— Autour, des plaines dépouillées
Montrant leurs vieux herbages gris ;
Des arbres nus, d'autres maigris :
Tête ronde et feuilles rouillées.

Mais, vifs et gais comme la flamme,
Ces garçonnets au teint vermeil
Mettent là verdure et soleil :
Tout le printemps qu'ils ont dans l'âme.

Au cœur du paysage triste,
Entre ces lointains malheureux,
Sous ce ciel de métal, — par eux
La vie un instant resubsiste.

Ils sont le bonheur d'aventure,
L'éclat de rire triomphant
Qui passe comme un coup de vent
En cette mort de la nature !

Mais il se fait tard, le jour baisse.
Les glisseurs vont, moins résolus,

Et, bientôt, on ne les voit plus
Qu'à travers une brume épaisse.

Rien qu'un dernier monôme roide
De petits fantômes en noir !
Tous à la file ! — et puis, bonsoir !
Ils se sauvent dans l'ombre froide.

Et, la nuit, aux torpeurs funèbres,
Donne un mystère inquiétant
Au face à face de l'étang
Avec la lune ou les ténèbres.

Les grands linges

Sonnet.

Le magique soleil sur les hauteurs pensive
Fait luire et triompher tous ces grands linges blancs
Qui, chevauchant leur corde au sortir des lessives,
Y sèchent, tour à tour inertes et tremblants.

Ils apparaissent purs, ardents, frais et joyeux,
Au loin, flottant rappel des gloires printanières,
Bleutés, rosés, baignés d'azur et de lumière,
Fêtant le paysage, éblouissant les yeux.

Mais le soir, c'est l'horreur suprême ! car, alors
On dirait invisible un long troupeau de morts,
Spectres rampants enfouis dans leurs grands draps funèbres.

Pendant que tout noircit, — là ! restant blancs eux seuls,
Ces linges ne sont plus qu'un rideau de linceuls !
Barrant l'horizon vague où montent les ténèbres.

Les infinis

Sonnet.

Vertigineux géant du désert qu'il écrase,
La tête dans l'azur et le pied dans la mer,
Le mont découpe, ardent, sous le dôme de l'air,
Son farouche horizon de chaos en extase.

Le vide où, par instants, des vents de feu circulent,
Tend son gouffre comblé par son rutillement ;
L'onde et la nue, ayant même bleuissement,
Face à face vibrants, s'éblouissent et brûlent.

Là, ce que la Nature a de plus éternel :
L'Espace, l'Océan, la Montagne, le Ciel,
Souffre pompeusement la lumière embrasée :

Puis, la Nuit vient, gazant sous ses voiles bénis
La Lune, spectre errant de ces quatre infinis
Qui boivent les soupirs de son âme glacée.

Le Site glacé

Sonnet.

De grêles horizons noyés d'un brouillard bleu
Et plaquant tout autour leur bordure inégale
Sur un ciel moite et bas d'où pourtant rien ne pleut,
D'un nuageux funèbre où du gris s'intercale ;

Là-bas, très loin, partout, sous les buissons givrés,
Si chenus que le vent ne pourrait plus les tondre,
Par morceaux, d'un blanc sale, aux lisières des prés,
Des neiges s'obstinant à ne pas vouloir fondre ;

Bordé d'arbrisseaux morts dont le tronc noir blêmit
Un marais sur lequel pas un jonc ne frémit
Et qui, pétrifié, vitreusement serpente :

Tel le site où, tout seul, juste à la nuit tombante,
Un grand héron pensif promène son horreur,
Fantôme de la faim comme de la maigreur.

Les meules de foin

Sonnet.

Tout le sol tondu ras des solitudes plates
Dans un indéfini recul, toujours plus loin,
S'étale montueux de ses meules de foin
Où saigne le soleil croulé qui se dilate.

Solennelle, pompeuse, avec la nuit qui poind,
D'un morne extasié, leur masse rouge éclate,
Puis, blêmissant, devient l'horizon spectre, et joint
La ligne des cieux blancs de sa cime écarlate.

Stagnant dans l'air croupi, ces meules en sommeil,
Lentement, goutte à goutte, ont tari le soleil
De ses pourpres de sang dont la dernière est bue.

Maintenant, la hideuse et moite obscurité
Comble, débosse, fond, brouille l'immensité
Qui bâille l'ombre informe où s'engloutit la vue.

Le soleil

Le Soleil est le tout-puissant
Qui féconde, en éblouissant,
Plaines, coteaux, monts et vallées :
Les immensités étalées
Sous leur plafond d'azur luisant.

Il éclate retentissant
Jusqu'aux ravines désolées,
Fait les terres bariolées,
Rend irisé, phosphorescent,
Le dos houleux des mers gonflées.

Il trouve tout obéissant :
Bois enfouis, roches voilées,
Les eaux courantes ou gelées,
Et l'ombre elle-même le sent.

Au zénith d'où vont jaillissant
Ses lumières immaculées,
Fixe il trône ! et, quand il descend
Dans l'air frais, par lui rougissant,
Il jette aux profondeurs troublées
Ses deux grandes pourpres mêlées :
Celle du feu, celle du sang.
Le Soleil est le tout-puissant !

Le soleil sur les pierres

Sur les rocs, comme au ciel, le monarque du feu
Se donne, ici, libre carrière.
L'œil cuit, caché sous la paupière,
Aux fulgurants reflets du grisâtre et du bleu.

Fourmillements d'éclairs de miroirs, de rapières
Et de diamants... il en pleut !
L'astre brûle : sa roue épand sa chaleur fière,
Autant du tour que du moyeu.

Ni nuage, ni vent, ni brume, ni poussière !
Il s'étale, entre comme il veut,
Doublé, répercuté partout, et rien ne peut
Faire un écran à sa lumière.

Pas l'ombre d'un lézard ou d'un serpent, si peu
Que ce soit ! d'aucune manière !
Pas une libellule au repos comme au jeu !
Rien, pas même une fourmilière !

Pas un spectre d'ajonc, pas un fil de bruyère !
Le nu des braises, c'est ce lieu
Où la Mort à foison réalise son vœu
De solitude bien entière.

Là, sans même un torrent qui gronde à son milieu,
Triomphe inertement l'éternelle matière.
Désert, vide, silence et splendeur : l'astre-dieu
Mire son infini dans l'enfer de la pierre.

Le solitaire

Le vieux qui, vert encore, approchait des cent ans,
Me dit : « Malgré l'soin d'mes enfants
Et les bontés d'mon voisinage,
J'suis seul, ayant perdu tous ceux qui s'raient d'mon âge.

Vous ? vot' génération ? Ça s'balanc' ! mais d'la mienne
Ya plus q'moi qui rest' dans l'pays.
Ceux que j'croyais qui f'raient des anciens m'ont trahi :
I' sont morts tout jeun' à la peine.

Chaq' maison qui n'boug pas, ell' ! sous l'temps qui s'écoule,
M'rappelle un q'j'ai connu, laboureur ou berger,
À qui j'parl' sans répons', que je r'gard' sans l'toucher ;
Au cimtièr', j'les vois tous a la fois, comme un' foule !

C'est pourquoi, quand j'y fais mon p'tit tour solitaire,
Souvent, j'pense, où que j'pos' le pied,
Q'les morts sont là, tous à m'épier...

Et j'm' imagine, des instants,
Qu'i m'tir' par les jamb' ! mécontents
Que j'les ai pas encor rejoindus sous la terre. »

Le sourd

Le braconnier ayant lu sur sa vieille ardoise
Que je lui demandais son histoire, sourit,
Et, dans son clair regard me dardant son esprit,
Ainsi parla, de voix bonhomique et narquoise :

« C'que j'vas vous dir' c'est pas au mensong' que j'l'emprunte !
J'suis sourd, mais si tell'ment que j'n'entends pas, ma foi
Partir mon coup d'fusil — ben q'pourtant j'eus aut'fois
L'oreille aussi vivant' qu'elle est maint'nant défunte.

Ça m'est v'nu, ya dans les vingt-cinq ans, d'la morsure
D'un' vipèr' qui, sans doute, avait des mauvais v'nins.
Tant pis ! j'ai pas jamais consulté les méd'cins,
Bon'ment j'ai gardé l'mal q'm'avait fait la Nature.

Eh ben ! ça m'est égal, j'n'en ai ni désolance,
Ni gêne, et vous allez en savoir la raison :
Oui ! m'semb' qui m'reste encore un peu d'entendaison,
Que j'suis pas, tant qu'on l'croit, enterré dans l'silence.

Moi qui, d'fait, n'entend rien, q'ça criaille ou q'ça beugle ! —
On dit q'chez les aveugl', homm' ou femm', jeun's ou vieux,
L'astuce de l'oreill' répar' la mort des yeux...
Voyez c'que c'est ! chez moi c'est au r'bours des aveugles !

Tout l'vif du sang, d'l'esprit, tout' l'âme de mes moelles,
La crèm' de ma prudence et l'finfin d'mon jug'ment,
La fleur de mon adress', d'ma rus', de mon d'vin'ment
Et d'ma patienc' ? je l'ai dans l'jaun' de mes prunelles.

C'en est sorcier tell'ment q'j'ai l'œil sûr à toute heure,
Pendant l'jour comme un aigl', la nuit comme un hibou,
De loin j'peux voir rentrer un grillon dans son trou,
Et ramper sur la mouss' le filet d'eau qui pleure.

Des gens, l'air naturel et la bouch' pas pincée,
Médis' de moi ? je l'sens avec mes deux quinquets,
Et, quand j'les r'garde, alors, ils sont comm' tout inqu'ets
D'mon sourir' qui leur dit que j'connais leur pensée.

La soupçonn'rie, es'pas ? C'est un' bonn' conseillère,
Q'l'expérienc' tôt ou tard finit par vous donner,

J'peux donc m'vanter, chaq'fois qu'ell' me fait m'retourner,
Q'mes yeux qui voient d'côté voient aussi par derrière.

Puis, j'possède un' mémoire' qui r'met tout à sa place,
Les chos' et les personn' que j'connus étant p'tit,
Où tout c'que mes organ' d'âme et d'corps ont senti
Parl' comm' dans un écho, se mir' comm' dans un' glace.

Donc, les sons q'j'aimais pas, maint'nant j'peux m'en défendre,
N'voulant plus m'en souv'nir i' sont ben trépassés,
Tandis que ma mémoire' ramène du passé,
Fait r'musiquer en moi tous ceux q'j'aimais entendre.

Je m'redis couramment dans l'âme et la cervelle
L'gazouillant des ruisseaux, l'croulant des déversoirs,
La plaint' du rossignol, du crapaud dans les soirs,
L'suret d'la cornemuse et l'nasillant d'la vielle.

I' m'suffit d'rencontrer d'la bell' jeunesse folle
Pour que l'éclat d'son rir' tintinne dans mon cœur,
J'n'ai qu'à voir s'agiter les grands arb' en langueur
Pour entend' soupirer l'halein' du vent qui vole.

T'nez ! à présent, j'suis vieux, j'suis seul, j'n'ai plus personne,
Ma femme est mort', j'suis veuf... d'une façon, j'le suis pas,
Puisqu'à mon gré, j'écout' resaboter ses pas,
Et qu'en moi sa voix, tell' qu'ell' résonnait, résonne.

Ainsi d'la sort', j'ai fait de ma surdité queq'chose
Qui dans l'fond du silenc' me permet d'trier l'bruit,
S'prêtant à mes moments d'bonne humeur ou d'ennui,
S'accommodant à moi quand j'marche ou que j'me r'pose.

Ajoutez q'si j'ai l'œil aussi malin q'l'ajasse,
Mes mains font tout c'que j'veux quand un' bonn' fois j'm'y mets,
Et que l'flair de mon nez où l'tabac rentr' jamais
Pour tout c'qu'a d'la senteur vaut celui du chien d'chasse.

Pour le ravin, la côte et l'mont j'ai l'pied d'la chèvre,
Mes vieux ongl' sus l'rocher mordent comme un crampon,
Et que j'pêche ou que j'chass', toujours à moi l'pompon !
J'guign' la trait' dans l'bouillon et dans l'fourré j'vois l'lièvre.

Avec ça, l'estomac si bon que j'peux y mettre
D'l'avance ou ben du r'tard, du jeûne ou d'l'excédent,

Et, pour mon dur métier toujours vagabondant,
Des jamb' qui s'fatig' pas d'brûler des kilomètres.

Je r'grett' de pas entend' les bonn' parol' du monde,
Bah ! l'plus souvent yen a tant d'mauvais' au travers...
Et j'm'en vas braconnant, les étés, les hivers,
Vendant gibier, poisson, à dix lieues à la ronde.

Tel je vis, rendant grâce au sort qui nous gouverne,
De m'laisser comme un r'mède à mon infirmité
L'œil toujours fin, l'souv'nir toujours ressuscité :
Pour la nuit et l'passé les deux meilleur' lanternes.

Là-d'sus, à vot' santé ! Voici q'l'ombr' se fait noire,
Merci d'vot' honnêt'té. Foi d'sourd — pas comme un pot —
Quand j'vous rencontrerai, j'vous lèv'rai mon chapeau
Pour le fameux coup d'vin q'vot' bon cœur m'a fait boire ! »

Les pierres

Par monts, par vaux, près des rivières,
Les frimas font à volonté
Des blocs d'ombre et d'humidité
Avec le gisement des pierres.

Sous le vert froid des houx, des lierres,
Sous la ronce maigre, — à côté
Du chardon dévioletté
Cela dort dans les fondrières,
Plein d'horreur et d'hostilité,
Donnant aux brandes familières
Une lugubre étrangeté.

Mais sitôt qu'on voit les chaumières
Refumer bleu dans la clarté,
C'est le soleil ressuscité
Qui refait couleurs et lumières,
De la vie et de la gaieté
Avec le gisement des pierres.

Les trois Toc Toc

Toc toc ! — L'homme prêtant l'oreille,
Hache en main, guettant scélérat,
Dit : « Qu'est là ? — Moi ! » La vieille entra...
D'un coup, il abattit la vieille.

Depuis, hanté par les alarmes,
Il s'enfermait dans sa maison.
Toc toc ! — L'homme, avec un frisson,
Demanda : « Qu'est là ? » — Les gendarmes !

Un peu plus tard, à l'aube fine,
Toc toc ! — Il se tut, sachant trop
Qu'alors, c'était bien le bourreau
Qui venait pour la guillotine.

Les trois noyers

Qui les planta là, dans ces flaques,
Au cœur même de ces cloaques ?
Aucun ne le sait, mais on croit
Au surnaturel de l'endroit.

Narguant les ans et les tonnerres,
Les trois grands arbres centenaires
Croissent au plus creux du pays,
Aussi redoutés que haïs.

À leur groupe un effroi s'attache.
Nul n'oserait brandir sa hache
Contre l'un de ces trois noyers
Qu'on appelle les trois sorciers.

Car, si le hasard les rassemble,
Il fait aussi qu'ils se ressemblent :
Ils sont d'aspect énorme et rond,
Jumeaux de la tête et du tronc.

Ils ont la même étrange mousse,
Et le même gui monstre y pousse.
Ils sont également tordus,
Bossués, ridés et fendus.

Et, de tous points, jusqu'au gris marbre
De leur écorce, les trois arbres
Pour les yeux forment en effet
Un trio sinistre parfait.

Par le glacé de leur ombrage
Ils rendent à ce marécage
L'humidité qu'y vont pompant
Leurs grandes racines-serpent.

Au-dessus du jonc et de l'aune
Leur feuillage verdâtre et jaune
Tour à tour fixe et clapotant
Est tout le portrait de l'étang.

On ne voit que le noir plumage
Du seul corbeau dans leur branchage ;

Et c'est le diable, en tapinois,
Qui, tous les ans, cueille leurs noix.

On dit qu'ils ont les facultés,
Les façons de l'humanité,
Qu'ils parlent entre eux, se déplacent,
Qu'ils se rapprochent, s'entrelacent.

On ajoute, même, tout bas,
Qu'on les a vus, du même pas,
Cheminer roides, côte à côte,
Dressant au loin leur taille haute.

Et l'on prétend que leurs crevasses,
Autant d'âpres gueules vivaces,
Ont fait plus d'un repas hideux
Des pâtres égarés près d'eux.

Enfin, tous trois ont leur chouette
Qui, le jour, n'étant pas muette,
Pousse des plaintes de damné
Dès que le ciel s'est charbonné.

Et chacune prédit un sort :
L'une clame la maladie,
Une autre annonce l'agonie,
La troisième chante la mort.

C'est pourquoi, funeste et sacrée,
L'horreur épaissit désormais
Leur solitude. Pour jamais
On se sauve de leur contrée !

Le val des ronces

Quand on arrive au Val des Ronces
On l'inspecte, le cœur serré,
Ce gouffre épineux, bigarré
De rocs blancs qu'un torrent noir ponce.

Partout, sous ce tas qui s'engonce,
Guette un dard, toujours préparé,
Qui, triangulaire, acéré,
Si peu qu'il vous pique, s'enfonce.

S'y risquer ? le sourcil se fronce !
En sort-on, une fois entré ?
Qu'on appelle ? pas de réponse...
C'est si loin, si seul, si muré !

Puis, ce fouillis démesuré
Innombrablement vous dénonce
Ces aspics, dont du rouge fonce
Le jaunâtre et le mordoré :
On n'est pas du tout rassuré
Quand on arrive au Val des Ronces !

Le veuf

« C'que c'est ! j' me s'rais pas cru r'mariable...
Et v'là que j' trouve un aut' parti !
D'avec moi l' diable était parti :
Faut que j' me r'mette avec le Diable !

Content d'êt' plus qu'un, je me r'double.
J'étais dans la paix, je m' retrouble.
D'humeur et d' facons lib' comm' l'air,
V'là que je m' reboucl' dans les fers !

Vous en comprenez ben l' pourquoi.
J' suis en chair et non pas en bois.
Ceux f'mell' qui m'échauff' tant la bile
J' rest' pas un jour sans y penser ;
Et dir' ! si j' pouvais m'en passer,
Que j' s'rais mon seul maîtr', si tranquille !

Enfin, faut espérer q' la nouvell' que j' vas prendre,
Dans sa natur' de femme agit et pens' comm' moi.
C'qui prouv'rait qu'en amour si j' suis pas d' ceux plus froids,
Ell', non plus, tout à fait, ell' gèl' pas à pierr' fendre. »

Le vieux chaland

Un jour que je pêchais dans sa rivière fraîche,
Assis contre un bouleau qui brandillait au vent,
Le vieux meunier Marchois par le discours suivant
Sut me distraire de la pêche :

« Voyez ! j'vis seul dans c'grand moulin
Dont plus jamais l'tic tac résonne ;
J'm'en occup' plus, n'ayant personne...
Mais c'est l'sort : jamais je n'm'ai plaint.
C't'existenc' déserte et si r'cluse
Ent' la montagne et la forêt
Plaît à mon goût q'aim' le secret,
Puis, j'ai mon copain sur l'écluse !

Le v'là ! c'est l'grand chaland d'famille.
À présent, ses flancs et sa quille
Sont usés ; l'malheureux bateau,
Malgré que j'le soigne, i' prend d'l'eau,
Tout ainsi q'moi j'prends d'la faiblesse.
Ah dam' ! c'est q'd'âg' nous nous suivons,
Et q'sans r'mèd' tous deux nous avons
L'mêm' vilain mal q'est la vieillesse.

Des vrais madriers q'ses traverses !
Et qui n'sont pas prêts d'êt' rompus.
C'est bâti comme on n'bâtit plus !
Trop bien assis pour que ça verse.
En a-t-i' employé du chêne
Aussi droit q'long, et pas du m'nu !
C'bateau plat q'j'ai toujou' connu
Avec sa même énorm' grand' chaîne !

Pour nous, maint'nant, le r'pos et l'songe
C'est plus guèr' que du croupiss'ment.
À séjourner là, fixement,
Lui, l'eau, moi, l'ennui, — ça nous ronge.
Mais, n'ya plus d'force absolument.
Faut s'ménager pour qu'on s'prolonge !
Si j'disais non ! ça s'rait mensonge.
J'somm' trop vieux pour le navig'ment.

Sûr que non ! c'est pas comme aut'fois,

Du temps q'yavait tant d'truit' et d'perches,
« Au bateau ! » m'craient tout' les voix...
Les pêcheurs étaient à ma r'cherche ;
À tous les instants mes gros doigts
Se r'courbaient, noués sur ma perche.

Malheur ! quel bon chaland c'était !
Vous parlez que c'lui-là flottait
Sans jamais broncher sous la charge !
Toujours ferme à tous les assauts
Des plus grands vents, des plus grand's eaux,
I' filait en long comme en large.

Et la nuit, sous la lun' qui glisse,
Quand, prom'nant mes yeux d'loup-cervier,
J'pêchais tout seul à l'épervier,
Oh ! qu'il était donc bon complice !
Comme i' manœuvrait son coul'ment,
En douceur d'huil', silencieux'ment,
Aussi mort que l'onde était lisse !

I' savait mes façons, c'que c'est !
On aurait dit qu'i' m'connaissait.
Qu'il avait une âme dans sa masse.
À mes souhaits, tout son gros bois
Voguait comm' s'il avait pas d'poids,
Ou ben rampait comme un' limace.

Oui ! dans c'temps-là, j'étions solides.
Il avait pas d'mouss' — moi, pas d'rides.
J'aimions les aventur' chacun ;
Et tous deux pour le goût d'la nage
Nous étions d'si près voisinage
Q'toujours ensemble on n'faisait qu'un.

Sur l'écluse i' s'en allait crâne,
J'crois qu'on aurait pu, l'bon Dieu m'damne !
Y fair' porter toute un' maison.
En a-t-i' passé des foisons
D'bœufs, d'chevaux, d'cochons, d'ouaill' et d'ânes !

I' charriait pomm' de terr', bett'raves,
D'quoi vous en remplir toute un' cave,
Du blé, du vin, ben d'autr' encor,
Des madriers, des pierr', des cosses,

Et puis des baptêm' et des noces,
Sans compter qu'i' passait des morts.

Oh ! C'est ben pour ça qu'en moi-même
Autant je l'respecte et je l'aime
Mon pauv' vieux chaland vermoulu ;
C'est qu'un à un sur la rivière
Il a passé pour le cim'tière
Tous mes gens que je n'verrai plus.

J'ai fait promettre à la commune
À qui j'lég'rai ma petit' fortune
Q'jusqu'à temps qu'i' coule au fond d'l'eau,
On l'laiss'ra tranquill' sous c'bouleau,
Dans sa moisissure et sa rouille.
J'mourrai content pac'que l'lend'main,
Pendant un tout p'tit bout d'chemin,
C'est lui qui port'ra ma dépouille. »

Le vieux haineux

Ce mort qui vient là-bas fut un propriétaire
Qui lui fit dans sa vie autant de mal qu'il put.
Donc, le voilà debout, travail interrompu,
Pour voir son ennemi qu'enfin on porte en terre.

Regardant s'avancer la bière, il rit, se moque,
Et, tous ses vieux griefs fermentés en longueur
Que son clair souvenir haineusement évoque,
Un à un, triomphants, se lèvent dans son cœur.

Mais, pendant qu'il ricane au défunt détesté,
La terre, l'eau, l'azur, les airs et la clarté,
Tout est amour, tendresse, oubli, calme ! Il commence
À subir peu à peu cet entour de clémence ;

Toujours plus la Nature, en son large abandon,
Lui prêche le respect du mort et le pardon,
À la miséricorde enfin son âme s'ouvre,

Et, lorsque le cercueil passe en face de lui,
Il montre en son œil terne une larme qui luit,
Et, coudant le genou, s'incline et se découvre.

Le vieux pâtre

« C'est par mon métier, dit le vieux pâtre aux traits rudes,
Qu'à forc' de vous cercler les oreill' et les yeux,
Dans l' song' de votre esprit rentr' et rêvent le mieux
Ces grands espac' q'ont l'air de prend' vos habitudes.

Vos chants bourdonn' comm' ceux des gross' mouch' dans l'air doux,
Tel que l' cœur sous l' soleil la bell' verdur' se pâme,
L'horizon comm' vot' corps d'vient la prison d'une âme,
Et les nuag' ramp' dans l' ciel comm' les pensers en vous.

L'vent d'orag' vous agit', vous bouscul' comm' les choses.
Surprend vot' limousin' comm' les feuillag' dormants :
À l'ordinair', leurs gest' s'accord' à vos mouv'ments.
Et, quand vous n' bougez pas, vous avez leurs mê'm' poses.

Ces chos' qui dur' toujours ou qui meur' ben anciennes,
On voit qu'ell' chang', comm' l'homm', leur humeur, leurs façons,
Q'la Nature, ainsi q' vous, a tristess' et chansons,
Et q'les vot' tomb' souvent ben juste avec les siennes.

Nuancés, brum', pluie et vent, la plein' lumière, l'ombre,
Compos' le sentiment des form', des teint', des bruits,
Qui s' communique au vôt' !... tell'ment ! q' par un' bell' nuit,
Des fois, vous êt' plus gai que lorsqu'i n' fait pas sombre.

J' rêv' le rêv' de tout ça, j' suis en pierr' comm' la roche,
En végétal comm' l'herbe, en liquid' comme l'eau,
J' rumin' l'engourdissement ou l' frisson du bouleau...
Et sauf que j'écris pas sur un agenda d' poche,

Que j' crains pas tant l' soleil, et que j'suis pas si blême,
J' song' comm' ceux gens d' Paris, bien vêtus, aux blanch' mains,
Qui, t'nant un bout d' crayon, caus' tout seuls dans les ch'mins,
L'œil ouvert droit d'avant eux, mais qui plonge en eux-mêmes.

L'éternité s'ennuie aussi ben q'moi qui passe,
Des moments que j'suis là si triste à la sonder,
J' la surprends, elle aussi, ben triste à me r'garder :
Alors, je m' sens l' cœur vide aussi profond q' l'espace ! »

Le vieux pont

Sonnet.

Ce bon vieux pont, sous ses trois arches,
En a déjà bien vu de l'eau
Passer verte avec du galop
Ou du rampement dans sa marche.

Il connaît le pas, la démarche
De l'errant qui porte un ballot,
Du petit berger tout pâlot
Et du mendiant patriarche.

Au creux de ce profond pays,
Entre ces grands bois recueillis
Où l'ombre humide a son royaume,

Le jour, à peine est-il réel !...
Le soir, sous l'œil rouge du ciel,
Il devient tout à fait fantôme.

L'île verte

Sonnet.

Des ruisseaux un déluge a fait de lourds torrents
Qui roulent, pêle-mêle, écumeux, dévorant
L'étendue, au travers des landes, des pacages,
Et changeant en lacs fous les stagnants marécages.

Mais l'eau dort plate autour d'un grand tertre escarpé,
Tout hérissé de bois. Lent, le soir est tombé.
Dans l'air mort, où s'ébauche un soupçon de tonnerre,
Rôde, vitreux, magique, un jour de luminaire.

Et, lorsqu'au plus épais d'une torpeur d'extase
Un crapaud, goutte à goutte, épand son fin solo,
C'est du rêve de voir à cette unique phrase

Surgir une île verte en des profondeurs brunes,
Entre le blanc du ciel et le jaune de l'eau,
Sous le diamanté rose et bleu de la lune !

L'interprète

Sonnet.

L'inclinaison de ce vieux saule
Sur le vieil étang soucieux
Que pas une brise ne frôle,
A quelque chose de pieux.

Et l'on dirait que chaque feuille,
Ayant cessé son trémolo,
Pompe le mystère de l'eau
Et dévotement se recueille.

Or, soudain, y perchant son vol,
Voici qu'un petit rossignol,
Tendre interprète d'aventure,

Pour l'arbre adresse à l'Inconnu,
Dans un lamento soutenu,
La prière de la Nature !

Magie de la nature

Sonnet.

Béant, je regardais du seuil d'une chaumière
De grands sites muets, mobiles et changeants,
Qui, sous de frais glacis d'ambre, d'or et d'argent,
Vivaient un infini d'espace et de lumière.

C'étaient des fleuves blancs, des montagnes mystiques,
Des rocs pâmes de gloire et de solennité,
Des chaos engendrant de leur obscurité
Des éblouissements de forêts élastiques.

Je contemplais, noyé d'extase, oubliant tout,
Lorsqu'ainsi qu'une rose énorme, tout à coup,
La Lune, y surgissant, fleurit ces paysages.

Un tel charme à ce point m'avait donc captivé
Que j'avais bu des yeux, comme un aspect rêvé,
La simple vision du ciel et des nuages !

Nostalgie de soleil

Quel poète évoquera le rose des bruyères,
Le lézard des vieux murs, la mouche des étangs,
Et le petit rayon qui vient, tout le beau temps,
Rire au carreau crasseux de la vieille chaumière ?

Les végétaux chambrés, le fleuri, la verdure
De ces jardins vitrés plus chauds que des maisons
Et tout le trompe-l'œil des tapis, des tentures
Voulant singer les rocs, les arbres, les gazons,

Accusent mieux, l'hiver, leur piteuse imposture
Alors que l'on regrette avec tant de douleur
Le soleil qui faisait éclater la couleur,
Flamber le verdoîment dans toute la nature !

Hélas ! bien avant l'heure où l'astre roi, l'été,
De sa pourpre de sang rend les plaines rougies,
Dès l'automne déjà s'impose la clarté
Des mélancoliques bougies.

Tout seul, à leur lueur si blême,
On a l'air de veiller un mort.
Sans compter que, parfois encor,
On dirait presque — horreur suprême ! —
Que ce défunt-là c'est soi-même.

Chaque retour d'hiver cause un frisson nouveau
Avec ce jour de crépuscule,
Ce sol humide de caveau
Où nul insecte ne circule
Et qui paraît sous l'ombre abaisser son niveau.
Au dur tic tac de la pendule
Le corps moisit, se caille ainsi que le cerveau.
Nos jours plus obscurcis devant le bois qui brûle
Dévident l'incertain de leur maigre écheveau.

Mais que le froid sèche ou s'endorme,
Et que le ciel s'allume, alors ! tout se transforme
En notre âme, ce sphinx inquiet, noir problème,
Louche énigme pour elle-même
Dans sa prison d'humanité !
Pour cette renfermée, au ténébreux martyre,
Le Soleil, c'est le bon sourire,
C'est l'œil compatissant de la Fatalité !

Paysage gris

Sonnet.

Déjà cette prairie en commençant l'hiver
Étendait son tapis d'herbe courte et fripée,
Elle languit encor, de plus en plus râpée,
D'un gris toujours plus pâle et moins mêlé de vert.

Et pourtant, il y vient, poussant leur douce plainte,
Dressant l'oreille au vent qu'ils semblent écouter,
Quelques pauvres moutons qui tâchent de brouter
Ce regain des frimas dont leur laine a la teinte.

Mais le vivre est mauvais, le temps long, le ciel froid ;
À la file ils s'en vont, l'œil fixe et le cou droit,
Côtoyer la rivière épaisse qui clapote,

S'arrêtant, quand ils sont rappelés, tout à coup,
Par la vieille, là-bas, contre un arbre, debout,
Comme un fantôme noir dans sa grande capote.

Pendant la pluie

Après une chaleur si dure
Tout se rafraîchit pour l'instant.
La pluie est absorbée autant
Par le roc que par la verdure.

Terrains noirs, sillons bruns et roux,
Prés et bois, les pentes, les trous,
Toute la campagne qui songe
S'en imbibe, la boit, l'éponge.

Les pauvres herbes altérées,
Les mousses du val, du coteau,
La pompent goulûment cette eau,
Qui les rendra plus colorées !

Le limon fait comme le sable
Restant sec sous son brillanté,
Il aspire l'humidité...
Et l'ornière est inremplissable.

En haut de ce chêne une pie
Savoure son humectement
Avec un tel ravissement
Qu'elle en paraît tout ébaubie.

La bergère a quitté son arbre
Pour avoir le corps plus mouillé ;
Là-bas un vieux, stupéfié,
Dans l'immobilité d'un marbre,

Ruisselle comme les feuillages ;
Moi, de mon coin pierreux, j'observe les nuages,
Au tintement de l'eau sur le gravier qui luit ;

Et je me surprends à sourire :
Ce gazouillis claquant me rappelant le bruit
Que fait l'huile fumante en une poêle à frire.

Petit-loup

Portant sur lui de grosses sommes,
Tard, le maquignon s'en revient,
Lorsque, soudain, il est attaqué par deux hommes.
D'un coup de voix stridente il appelle son chien :
« Vite à moi, Petit-Loup ! » — mais rien !
Son compagnon musarde en route.
Et la lutte s'acharne, affreuse, on n'y voit goutte.
Un dernier appel rauque : — et le marchand de bœufs
Tombe et trépassé au fond du grand chemin bourbeux.
Mais, d'un train haleté que le silence écoute,
Le dogue accourt, se rue, étrangle un assassin ;
L'autre a juste le temps de grimper dans un arbre.
Et, stupéfaits d'horreur, les gens du bourg voisin
Trouvaient, le lendemain, un chien entre deux morts,
Surveillant, crocs baveux, sur un vieux chêne tors
Quelqu'un juché livide et roide comme un marbre.

Réponse d'un sage

Un jour qu'avec sollicitude
Des habitants d'une cité
L'avaient longuement exhorté
À sortir de sa solitude :

« Qu'irais-je donc faire à la ville ?
Dit le songeur au teint vermeil,
Regardant mourir le soleil,
D'un air onctueux et tranquille.

Ici, de l'hiver à l'automne,
Dans la paix des yeux, du cerveau,
J'éprouve toujours de nouveau
La surprise du monotone.

Mes pensers qu'inspirent, composent,
Les doux bruits, les molles couleurs,
Sont des papillons sur des fleurs,
Voltigeant plus qu'ils ne se posent.

Fuir pour les modes, les usages
D'un enfer artificiel
Le grand paradis naturel ?
Non ! je reste à mes paysages.

Chez eux, pour moi, je le proclame !
Le temps se dévide enchanté.
J'ai l'extase de la santé,
Le radieux essor de l'âme.

Mon cœur après rien ne soupire.
Je tire mon ravissement
De l'espace et du firmament.
C'est tout l'infini que j'aspire !

Vos noirs fourmillements humains
Courant d'incertains lendemains ?...
J'aime mieux ces nuages roses !

Et je finirai dans ce coin
Mon court passage de témoin,
Devant l'éternité des choses. »

Solitude

Les choses formant d'habitude
Au plus fauve endroit leur tableau :
Les rochers, les arbres et l'eau,
Manquent à cette solitude.

D'un gris fané de vieille laine,
De couleur verte dénué
Et de partout continué
Par l'indéfini de la plaine,

Tel ce champ étend sa tristesse,
Sans un genêt, sans un chardon,
La ronce, indice d'abandon,
N'étant pas même son hôtesse.

Le ciel blanc, comme un morne dôme,
Tout bombé sur son terrain plat,
Raye d'un éclair çà et là
La lividité de son chaume.

On dirait une espèce d'île
Au milieu d'océans caillés,
Tant les quatre horizons noyés
Ont un enlacement tranquille !

Le spectre ici ? Ce serait l'être
Dont on guette venir le pas,
Le quelqu'un que l'on ne voit pas
Mais qui pourrait bien apparaître.

En ce lieu d'atmosphère lourde,
Où couve un malaise orageux,
Il souffle un frais marécageux
D'odeur cadavéreuse et sourde.

Pas un frisson, pas une pause
Du silence et du figement !
La pleine mort, totalement,
En a fait sa lugubre chose.

Mais ce qui, surtout, de la terre
Monte, funèbre, avec la nuit,

C'est l'effroi, la stupeur, l'ennui
De l'éternité solitaire.

On voit à cette heure émouvante,
D'aspect encor plus solennel,
Ce champ et ce morceau de ciel
Communier en épouvante.

L'espace devant l'œil dévide
Son interminable lointain
Emplissant le jour incertain
De son vague absolument vide.

Malgré l'amas de la tempête
D'un poids noir et toujours croissant,
Ici, le vent même est absent
Comme la personne et la bête.

L'ombre vient... l'horreur est si grande
Que je quitte ce désert nu,
M'y sentant presque devenu
Le fantôme que j'appréhende !...

Sur une croix

Dans ce pays lugubre et si loin de la foule,
Un cimetière d'autrefois,
Bien souvent m'attirait avec sa grande croix
Dont la tête et les bras se terminaient en boule.

Or, fin d'automne, un soir que tout était plongé
Dans une mourante lumière,
Je m'arrêtai pour voir la croix du cimetière...
Qu'avait-elle donc de changé ?

De façon peu sensible et pourtant singulière,
Son sommet s'était allongé.
Et, curieusement, saisi, le sang figé,
Immobile comme une pierre,
Vers elle je tenais tendus l'œil et le cou,
Lorsqu'un chat-huant tout à coup
Vint à s'envoler de sa cime !
Et, j'en eus le frisson intime :
Cette bête incarnait l'âme d'un mauvais mort
Sur le haut de la croix méditant son remord.

Tempête obscure

L'orage, après de longs repos,
Ce soir-là, par ses deux suppôts,

La nuée et le vent qui claque,
Se présageait pour l'onde opaque.

Grondante sous le ciel muet,
Par quintes, la mer se ruait ;

Puis, elle se tut, la perfide,
Reprit son niveau brun livide.

Malheur aux coquilles de noix
Alors sur l'élément surnois

D'un plat, d'un silence de planche,
Risquant leur petite aile blanche !

Car, on le sent à l'angoissé,
Au guettant de l'air oppressé,

La paix du gouffre qui se fige
Couve la trame du vertige ;

Si calme en dessus, ses dessous
Cherchent, ramassent leurs courroux,

En effet, soudain l'eau tranquille
Bomba sa face d'encre et d'huile,

Perdit son taciturne intact,
Prit un clapotement compact.

Et voilà qu'à rumeurs funèbres
La tempête emplît les ténèbres.

Mais, pas un éclair zigzaguant :
Rien que l'obscur de l'ouragan !

Ballottée en ce ciel de bistre
La lune folle, errant sinistre,

Comme une morte promenant
Sa lanterne de revenant,

À hideuses lueurs moroses
Éclairait ce drame des choses.

Souffle monstre, outrant sa fureur,
Le vent démesurait l'horreur

Des montagnes d'eau dont les cimes
Pivotaient, croulant en abîmes

Qui, l'un par l'autre chevauchés,
Distordus, engloutis, crachés,

Redressaient leurs masses béantes
En Himalayas tournoyantes,

Spectrales des froids rayons verts
Se multipliant au travers.

Et, toujours, la houle élastique
Réopérait plus frénétique

La métamorphose des flots
Dans des tonnerres de sanglots.

Vint alors tant d'obscurité
Que ce fracas précipité

N'était plus que la plainte immense,
La clameur du vide en démente.

Puis, l'astre blêmissant, terni,
Sombra dans le noir infini

Où son vert-de-gris jaune-soufre
Se convulsait avec le gouffre.

Les vagues par leurs bonds si hauts
Brassaient le ciel dans le chaos ;

Tout tourbillonnait : l'eau, la brume,
La voûte, les airs et l'écume,

Tout : fond, sommet, milieu, côtés
Dans le pêle-mêle emportés !

Tellement que la mer, les nues,
Étaient par degrés devenues

Un même et confus océan
Roulant tout seul dans le Néant.

Et, pour l'œil comme pour l'oreille,
Existait l'affreuse merveille,

L'âme vivait l'illusion
De cette énorme vision,

Tout l'être croyait au mensonge
Du terrible tableau mouvant

Qu'avec l'eau, la lune, et le vent,
La Nuit composait pour le Songe.

Tristesse des bœufs

Voilà ce que me dit en reniflant sa prise
Le bon vieux laboureur, guêtré de toile grise.
Assis sur un des bras de sa charrue, ayant
Le visage en regard du soleil rougeoyant :

« Ces pauv' bêt' d'animaux n'comprenn' pas q' la parole.
T'nez ! j'avais deux bœufs noirs !... Pour labourer un champ
C'était pas d' leur causer ; non ! leur fallait du chant
Qui s' mêle au souffl' de l'air, aux cris d' l'oiseau qui vole !

Alors, creusant l' sillon entr' buissons, chên's et viornes,
Vous les voyiez filer, ben lent'ment, dans ceux fonds,
Tels que deux gros lumas, l'un cont' l'aut', qui s'en vont
Ayant tiré d' leu têt' tout' la longueur des cornes.

L' sillon fini, faisant leur demi-rond d'eux-mêmes,
I's en r'commençaient un auprès, juste à l'endroit :
J'avais qu'à l'ver l'soc qui, rentré doux, r'glissait droit...
Ainsi, toujours pareil, du p'tit jour au soir blême.

C'était du bel ouvrage aussi m'suré q' leur pas,
Q' ça soit pour le froment, pour l'avoin', pour le seigle,
Tous ces sillons étaient jumeaux, droits comme un' règle,
Et l'écart entr' chacun comm' pris par un compas.

Par exempl', fallait pas, dam' ! q' la chanson les quitte !
À preuve que quand, des fois, j' la laissais pour prend' vent,
I' s'arrêtaient d'un coup, r'tournaient l' mufle en bavant,
Et beurmaient tous les deux pour en d'mander la suite.

Mais, c'est pas tout encor, dans l'air de la chanson
I v'laient d' la même tristesse ayant toujou l' mêm' son,
À cell' du vent et d' l'arb' toujou ben accordée.
Mais d' la gaieté ? jamais i' n'en voulur' un brin !

Ça tombait ben pour moi qui chantais mon chagrin.
Ya donc des animaux qu'ont du choix dans l'idée
Et qu'ont l' naturel trist' puisque, jamais joyeux,
Dans la couleur des bruits c'est l'noir qu'i's aim' le mieux. »

Trois ivrognes

Au cabaret, un jour de grand marché forain,
Un bel ivrogne, pâle, aux longs cheveux d'artiste,
Dans le délire ardent de son esprit chagrin,
Ainsi parla, debout, d'une voix âpre et triste :

« R'bouteux, louv'tier, batteur d'étangs et de rivière,
Menuisier,
Avec tous ces états j'réussis qu'une affaire :
M'ennuyer !

Arrangez ça ! d'un' part, j'vois q'doutance et tromp'rie ;
D'l'aut' côté,
J'trouv' le mensong' trop l'mêm', l'existenc' trop pourrie
D'vérité.

Oui ! j'cherche tant l'dessous de c'que j'touche, de c'que j'rêve
Inqu'et d'tout,
Que j'suis noir, idéal, mélancoliq' sans trêve,
Et partout.

Donc, quand ça m'prend trop fort, j'sors du bois, j'quitt' la berge,
L'établi,
Et, c'est plus fort que moi, ya pas ! j'rentre à l'auberge
Boir' l'oubli.

C'est des fameus' sorcièr', allez ! les liqueurs fortes
Cont' les r'mords,
Cont' soi-mêm', cont' les autr', cont' la poursuit' des mortes
Et des morts !

Je m'change, à forc' de t'ter le lait rouge des treilles,
L'horizon !
Vive la vign' pour brûler dans l'sang chaud des bouteilles
La raison !

Étant saoul, j'os' me fier à la femm', c't'infidèle
Qui nous ment,
R'garder la tombe avec mes yeux d'personn' mortelle,
Tranquill'ment.

J'imagin' que la vie éternellement dure,
Et qu'enfin,

La misèr' d'ici-bas n'connâit plus la froidure
Ni la faim.

J'crois qu'i' n'ya plus d'méchants, plus d'avar', plus d'faussaires,
Et j'suis sûr
Q'l'épouse est innocent', l'ami vrai, l'homm' sincère,
L'enfant pur.

Terre et cieux qui, malgré tout c'que l'rêve en arrache,
Rest' discrets,
M'découvr' leurs vérités, m'crèv' les yeux de c'qu'i'cachent
De secrets.

Allons, ris ma pensée! Esprit chant' ! sois en joie
Cœur amer !
Que l'bon oubli d'moi-mêm' mont', me berce et me noie
Comm' la mer !

Plus d'bail avec l'ennui ! j'ai l'âm' désabonnée
Du malheur,
Et, dépouillé d'mon sort, j'crache à la destinée
Ma douleur.

T'nez ! l'paradis perdu dans la boisson j'le r'trouve :
Donc, adieu
Mon corps d'homm' ! C'est dans l'être un infini q'j'éprouve :
Je suis Dieu ! »

Deux vieux buveurs, alors, deux anciens des hameaux
Sourient, et, goguenards, ils échangent ces mots :

« C'citoyen-là ? j'sais pas, pourtant, j'te fais l'pari
Q'c'est queq' faux campagnard, queq' échappé d'Paris.
I'caus' savant comm' les monsieurs,
Ça dépend ! p'têt' ben encor mieux ;
Mais, tout ça c'est chimèr', tournures,
Qui n'ent' pas dans nos comprenures.
I'dit c't'homm' maigr', chev'lu comme un christ de calvaire,
Qu'à jeun i' r'gard' la vie en d'sous,
Mais qu'i' sait les s'crets des mystères
Et d'vient l'bon Dieu quand il est saoul...
Alors, dans c'moment-là qu'i' s'rait l'maîtr'de c'qu'i' veut,
Q'pour lui changer l'tout s'rait qu'un jeu,
Pourquoi qu'à son idée i' r'fait donc pas la terre ?
M'sembl' qu'i' déclare aussi q'venant d'boire un bon coup

I'croit qu'ya plus d'cornards, plus d'canaill', plus d'misère,
Moi ! j'vois pas tout ça dans mon verre.
I'dit qu'à s'enivrer i' s'quitte et qu'il oublie
C'qu'il était : c'est qu'i' boit jusqu'à s'mettre en folie.
Moi, j'sais ben qu'à chaqu'fois je r'trouv' dans la boisson
Ma personn' dans sa mêm' façon,
Sauf que les jamb' sont pas si libres
Et que l'ballant du corps est moins ferm' d'équilibre,
Tandis qu'à lui, son mal qu'i' croit si bien perdu
Va s'r'installer plus creux, un' fois l'calme r'venu,
Dans sa vieille env'lopp' d'âm' toujou sa même hôtesse.
C'est ses lend'mains d'boisson qui lui font tant d'tristesse. »

« J'suis d'ton avis. L'vin m'donn' plus d'langue et plus d'entrain,
Sur ma route i' m'fait dérailler un brin,
Avec ma vieill', des fois, rend ma bigead' plus tendre...
Mais dam' ! quand ya d'l'abus, quoi que c't'hommm' puiss' prétendre,
La machine à gaieté d'vient machine à chagrin.
Le vin, c'est comm' la f'melle : i' n'faut pas trop en prendre ! »

Un déjeuner champêtre

La Justice tardant à faire la levée
Du cadavre lardé de coups,
Les gendarmes, là-bas, mangent sur leurs genoux,
En attendant son arrivée.

L'énorme assassiné que la vermine mange
Repose encore assez loin d'eux.
Il dort au fond du val son gisement hideux
Entre quatre grands murs de grange.

Pourtant, de leur côté, passe claquante et lourde
Une brise d'orage où poind
La puanteur subtile et de moins en moins sourde
Que le corps souffle de son coin.

Puis, le miasme épaissit, substituant son goût
À celui de leurs victuailles :
Ils mangent du cadavre exhalant coup sur coup
Tout le poison de ses entrailles.

« Ma foi ! moi j'n'y tiens plus ! dit le grand au petit :
Qui diable aurait jamais cru qu'à pareill' distance
Ça s'rait v'nu jusque-là nous couper l'appétit ? »
L'autre répond : « Pour moi ça n'a pas d'importance !

C'est vrai que l'vent, complicité du mort,
Pour l'instant promène un peu fort
Le désagrément d'son haleine,

Mais, on s'y habitue à la fin...
Et, ma foi, tant pis ! j'ai si faim
Que j'mang'rai ma part et la tienne ! »

Le voiturier qui vient, un grave et vieux barbon,
Conclut : « Ell' s'en fout la nature,
Q'ça sent' mauvais ou q'ça sent' bon !
La terr' donn' des fleurs et r'çoit d'la pourriture. »

Une résurrection

Sonnet.

Autrefois, un pauvre arbre, au coin d'une prairie,
M'avait toujours frappé les yeux
Par son dénudé soucieux
Et par l'air écrasé de sa sommeillerie.

Or, après bien des ans, ce soir, je le retrouve.
Et, c'est un ébahissement
Tout mêlé d'attendrissement.
Comme un trouble ravi qu'à son aspect j'éprouve.

Car, maintenant, pour l'œil, le serpent de la sève
Qui tette les rameaux, les étouffe et s'y tord,
Le gui, lui rend la vie en aggravant sa mort !

Et l'arbre repommé, débrouillassé d'ennuis,
Gaillardement vert jaune, orgueilleux se relève,
Semblant tout revêtu d'un feuillage de buis.

Un jour d'hiver

Sonnet.

Arqué haut sur les monts et d'un bleu sans nuages
Qu'un triomphant soleil embrase éblouissant,
Le ciel, par la vallée où la chaleur descend,
Anime, en plein hiver, la mort des paysages.

Il semble qu'ici, là, la mouche revoltige,
Tourne dans la poussière ardente du rayon ;
On va voir le martin-pêcheur, le papillon,
L'un raser le ruisseau, l'autre effleurer la tige !

Le ravin clair bénit l'horizon rallumé ;
Du branchage et du tronc l'arbre désembrumé
Contemple, radieux, le luisant de la pierre.

Et, dans l'espace, au loin, partout, les yeux surpris
Ont la sensation d'un été chauve et gris
Dont la stérilité rirait à la lumière.

Vapeurs de mares

Sonnet.

Le soir, la solitude et la neige s'entendent
Pour faire un paysage affreux de cet endroit
Blêmissant au milieu dans un demi-jour froid
Tandis que ses lointains d'obscurité se tendent.

Çà et là, des étangs dont les glaces se fendent
Avec un mauvais bruit qui suscite l'effroi ;
Là-bas, dans une terre où le vague s'accroît,
Des corbeaux qui s'en vont et d'autres qui s'attendent.

Voici qu'une vapeur voilée
Sort d'une mare dégelée
Puis d'une autre et d'une autre encor :

Lugubre hommage, en quelque sorte
Qui, lentement, vers le ciel mort
Monte de la campagne morte.

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
À l'assemblée	p. 4
À l'aube	p. 5
Après la messe	p. 6
À quoi pense la nuit	p. 7
Ascension	p. 8
Bon frère et bon fils	p. 9
Coucher de soleil	p. 10
Croissez et multipliez	p. 11
Deux bons vieux coqs	p. 13
Domestique de peintre	p. 14
Économie de pauvre	p. 16
En battant le beurre	p. 17
En justice de paix	p. 18
Extase du soir	p. 19
Frère et sœur	p. 20
Gendre et belle-mère	p. 21
Journée de printemps	p. 24
L'abandonnée	p. 25
La bonne chienne	p. 28
La cendre	p. 29
La charrette à bœufs	p. 30
La femme stérile	p. 31
La fille amoureuse	p. 33
La forêt magique	p. 37
La jument Zizi	p. 38
La plaine	p. 39
La petite sœur	p. 40
La remariée	p. 43
La réprouvée	p. 44
La roue de moulin	p. 45
La tache blanche	p. 46
La vieille échelle	p. 47
La voix du vent	p. 48
Le bon fou	p. 49
Le cri du cœur	p. 51
Le distrait	p. 52

Le grand cercueil	p. 53
Le lutin	p. 56
Le maquignon	p. 60
Le miracle	p. 61
Le mirage	p. 65
L'enjôleur	p. 66
Le Père Éloi	p. 69
Le Père Pierre	p. 71
Le roi des buveurs	p. 72
Le saule	p. 73
Les clochettes	p. 74
Les deux bouleaux	p. 75
Les genêts	p. 76
Les glissoires	p. 79
Les grands linges	p. 83
Les infinis	p. 84
Le Site glacé	p. 85
Les meules de foin	p. 86
Le soleil	p. 87
Le soleil sur les pierres	p. 88
Le solitaire	p. 89
Le sourd	p. 90
Les pierres	p. 93
Les trois Toc Toc	p. 94
Les trois noyers	p. 95
Le val des ronces	p. 97
Le veuf	p. 98
Le vieux chaland	p. 99
Le vieux haineux	p. 102
Le vieux pâtre	p. 103
Le vieux pont	p. 104
L'île verte	p. 105
L'interprète	p. 106
Magie de la nature	p. 107
Nostalgie de soleil	p. 108
Paysage gris	p. 110
Pendant la pluie	p. 111
Petit-loup	p. 112
Réponse d'un sage	p. 113
Solitude	p. 115
Sur une croix	p. 117

Tempête obscure	p. 118
Tristesse des bœufs	p. 121
Trois ivrognes	p. 122
Un déjeuner champêtre	p. 125
Une résurrection	p. 126
Un jour d'hiver	p. 127
Vapeurs de mares	p. 128